

Notes de lecture

Le Monde Réel (3) — Les Voyageurs de l'Impériale

Introduction : « Et comme de toute mort renaît la vie... »

Le troisième roman du cycle « Le Monde Réel » est, dans l'œuvre romanesque d'Aragon, un roman tout à fait particulier et qui peut paraître insolite aux yeux des lecteurs d'Aragon. Après le premier essai romanesque réaliste des « Cloches de Bâle » (1934) suivi du coup de maître des « Beaux Quartiers » (Prix Renaudot 1936), ce roman est une sorte de (re)pos(e), dans l'itinéraire de ce cycle. Pas de grands personnages que l'on retrouvait déjà dans les deux premiers livres...

Mais laissons la parole à Aragon sur ses motivations dans l'écriture de ce roman... «Ce livre est l'histoire imaginaire de mon grand-père maternel» (Préface, Et comme de toute mort renaît la vie (ORC n° 15 p11).

La fin des Beaux Quartiers se situait chronologiquement au seuil de la 1^{ère} guerre mondiale ; ce nouveau roman, « Les Voyageurs », fait un retour au XIX^{ème} siècle : le roman débute par l'évocation de l'exposition universelle de 1889 et se termine par la mobilisation générale de 1914. Vingt-cinq années d'Histoire de France avec le symbole de la Tour Eiffel enjambant le XIX^{ème} et le XX^{ème} siècle.

L'auteur prend comme point de départ l'histoire romancée de son grand-père maternel lequel a abandonné femme et enfants quelques années avant la naissance d'Aragon pour mener une vie d'aventurier qui le mènera jusqu'en Turquie comme directeur d'une maison de jeu. En 1915 le grand-père d'Aragon est expulsé de Turquie en guerre avec la France. Le jeune Louis ne rencontrera Fernand Toucas, son grand-père, qu'à deux reprises et très brièvement en 1906 et en 1915 quand celui-ci, sans ressources, vient demander de l'argent à sa fille Marguerite. L'homme ignorera complètement son petit-fils, enfant naturel, au contraire de Pierre Mercadier qui se laissera attendrir à l'extrême fin de sa vie par le fils de son fils Pascal ! De Pierre Mercadier, Aragon fait un personnage non pas sympathique mais pour le moins attachant. On ne peut - bien qu'il représente l'individualisme condamné par l'Histoire selon la philosophie d'Aragon - ne pas avoir une certaine connivence et de l'indulgence pour le professeur d'histoire Pierre Mercadier. Le caractère intimiste du roman « Les voyageurs de l'Impériale » contraste avec les deux romans précédents qui se voulaient des images ou des illustrations (socialistes) très explicites d'un monde condamné par l'Histoire.

Caractère intimiste de ce roman : en effet, Aragon dans les Voyageurs nous livre, avec le mentir-vrai qui caractérise sa démarche, une foule de détails sur son enfance, ses vacances de 1906 et 1907 dans le château d'Angeville à côté de Lompnès dans l'Ain qui devient dans le roman, le château de Sainteville, de même, la pension Etoile-Famille que tiendra Pascal, le fils de Pierre Mercadier, dans la troisième partie du livre, n'est pas sans ressembler à la pension de Famille de l'Avenue Carnot tenue de 1899 à 1904 par la mère d'Aragon et fréquentée par « les belles étrangères » dont il parle dans un poème célèbre du Roman inachevé. Tout ceci avec un décalage chronologique de plusieurs années introduit par Aragon entre les éléments de sa propre biographie et ceux des personnages du roman.

Une caractéristique de ce roman est également le « sentiment de la nature » non pas comme pour le Paysan de Paris, aux Buttes-Chaumont ; Aragon décrit en botaniste et en scientifique, la nature du lieu de villégiature de ses personnages, en particulier dans les yeux de Pascal Mercadier. Les voyageurs est le roman où la nature est la plus présente dans l'œuvre d'Aragon.

Le côté politique de ce troisième roman passe donc un peu à l'arrière plan. Toutefois, Aragon excelle dans les descriptions des maisons de jeu et évoque les scandales dont abonde la troisième République. L'étude historique, inaboutie, de Pierre Mercadier sur le financier du XVIIIème siècle John Law n'est pas sans arrière-pensée politique de la part d'Aragon.

Enfin, on ne peut que répéter qu'un roman d'Aragon est forcément un roman d'amour. Les Voyageurs est aussi un grand roman d'amour même s'il est un roman de l'amour malheureux. L'amour adultère et torride de Pierre Mercadier pour la belle Blanche Pailleron se termine dans les cris et les injures de la part de Pierre ; que dire de l'amour glauque et malsain de Pierre pour une très jeune vénitienne ; l'amour de Pierre pour la belle Madame Brécy se brise sur des quiproquos. Le couple de Pierre et de Paulette est un anti-modèle pour l'institution conjugale. Le dernier amour de Pierre, il doit le subir de la part de Dora, la patronne du bordel fréquenté par le vieux Mercadier. Dora recueille Pierre Mercadier diminué, muet et dépendant après son attaque cérébrale. Il ne peut plus disposer de son libre arbitre : sa fin horrible est le démenti de l'idée d'individualisme dans la fuite qui aura dirigé sa vie. La compassion d'Aragon pour son personnage est néanmoins présente à la lecture.

L'aventure éditoriale du roman ou le roman du roman.

La genèse de l'œuvre, comme souvent chez Aragon, peut faire débat. Aragon dans les O.R.C. fait précéder ses romans de préfaces importantes en mettant lui-même ses balises. Il faut souvent prendre avec des pincettes les datations d'Aragon. Malgré tout, ce que nous livre Aragon nous donne de précieux renseignements sur l'élaboration de l'œuvre.

Aragon: «Je m'étais mis à vraiment écrire Les Voyageurs, comme je l'ai dit, au lendemain de Munich, octobre 1938 : mais j'avais déjà pris des notes sur le déroulement des faits historiques de 1889 à 1900, et les deux premiers chapitres, l'Exposition de 89 et les précédents du couple Mercadier, étaient sur le papier depuis deux ou trois mois.» (idem O.R.C n°15 p21)

On peut noter au passage que la suite aux « Beaux Quartiers » n'est écrite que deux ans plus tard. Les responsabilités politiques et culturelles d'Aragon sont multiples et son poste de directeur au journal Ce Soir fort prenant. Son œuvre poétique est en sourdine depuis plus longtemps encore.

Aragon précise que lors de leur voyage à New York en juin 1939 -ils ont été reçu par le Président Roosevelt à la Maison Blanche – le livre était très avancé. « En juin 1939, quand nous sommes allés à New York, le livre était très avancé, je devais en être au chapitre XXVI de la Troisième partie, c'est-à-dire où Pierre Mercadier raconte à Dora ses rencontres du dimanche avec son petit-fils. » (O.R.C. N°15 P22).

Rentré à Paris, Aragon termine la dernière centaine de pages du roman dans l'ambiance lourde que l'on devine : le pacte germano-soviétique met le Parti Communiste français dans une position délicate. L'édito d'Aragon de Ce Soir défendant le Pacte va aboutir à l'interdiction du journal. Menacé, Aragon se réfugie avec Elsa à l'ambassade du Chili. « C'est là que j'écrivis les cent et quelques pages du livre, données au fur et à mesure à la dactylo sans relire. Le premier septembre, une copie en partait par la poste à destination des Etats-Unis. J'étais mobilisé le 2. J'avais fait

copier le roman à quatre exemplaires. J'en emportais deux, avec l'idée de retravailler la prose, laissant une copie à Elsa.» (O.R.C n°15 p24)

Cet exemplaire envoyé aux Etats-Unis va être d'une extrême importance pour le couple après juin 1940. Hannah Josephson - une amie américaine de longue date d'Aragon - va traduire *Les Voyageurs*. Sous le titre « *The Century was young* » il paraîtra en 1941. Jusqu'au débarquement des Américains en Afrique du Nord, le gouvernement de Vichy gardant des relations diplomatiques avec les Etats-Unis, l'éditeur américain enverra de l'argent à Aragon, ce qui permettra au couple de subsister pendant une année. Le roman paraît donc tout d'abord en anglais.

Grâce à l'entremise de Jean Paulhan, Aragon se réconcilie avec Gaston Gallimard. Une partie du roman (les 32 premiers chapitres de la 1^{ère} partie) paraîtra d'abord dans la *Nouvelle Revue Française* en six livraisons - les numéros de janvier 1940 à juin 1940 - sous le titre '*Pierre Mercadier ou les Voyageurs de l'Impériale*'.

A l'arrivée des allemands, la NRF tombe sous la coupe de Pierre Drieu la Rochelle dévoué entièrement à la collaboration. La suite du « feuilleton » est évidemment interrompue. Après la défaite de juin 1940, Aragon et Elsa passent en « zone libre » et doivent se faire discrets. Louis, depuis la déclaration de guerre, a renoué avec la poésie : il donnera au cœur des ténèbres de l'occupation ses beaux recueils de la résistance, en vers devenus réguliers, revenant avec la poésie des troubadours. Ses vers de contrebande seront lus à la radio de Londres et distribués dans toute la France sous forme de tracts.

Dans ses nombreuses lettres, parfois codées, à Jean Paulhan et à Gaston Gallimard, Aragon demande souvent où en est *Pierre Mercadier*, montrant ainsi sa grande préoccupation quant à la sortie prochaine de son roman.

Voici quelques extraits de lettres d'Aragon à Jean Paulhan montrant son intérêt d'une publication rapide en volume :

11 juin 1940. « Si vous pouviez, ou G.G., bondir en auto par ici (..Laigle, ...hôpital de Rugle) je vous remettrais les épreuves complètes (à ½ corr.) du roman que je traîne avec moi dans une musette, et que j'ai seules sauvées des Flandres et de Dunkerque. » (Correspondance Aragon-Paulhan-Triolet. p.102. Gallimard 1994).

Le manuscrit du roman sera finalement détruit dans l'incendie d'un camion Gallimard suite à un bombardement !!!

Carcassonne, 13 décembre 1940. «J'ai été malade. Raymond m'a envoyé l'argent. Pierre et Louis vont-ils entrer à l'école Sébastien ?...» (idem p.110) Pierre et Louis représentent *Les Voyageurs* et *le Crève-cœur*. L'école Sébastien fait évidemment allusion à la rue Sébastien Botin, siège de la Maison Gallimard.

Nice. 23 mai 1941. « Je pense que Gaston ou Raymond m'apporteront des nouvelles détaillées de Louis, mais j'aimerais savoir directement de vous et tout de suite si son jeune frère est né, comme on le dit ici, et s'il se porte bien». (idem p111)

Louis représente les voyageurs, son « jeune frère » *le Crève-cœur*.

Nice, 2 juin 1941. « Gaston à qui j'avais demandé rendez-vous semble m'éviter, même à cet heureux instant. Est-ce à cause des mauvaises nouvelles de Pierre.... » (idem p112)

Si l'intimité et l'amitié d'Aragon et de Paulhan sont encore sans nuages, on sent dans cette lettre un malaise entre l'éditeur et son auteur. Il est plausible que Gaston n'ose avouer à Aragon les

difficultés qu'il rencontre avec l'occupant et la censure de Vichy; gêne certainement de la part de Gaston pour les coupables manipulations de l'œuvre en cours de publication.

La lettre suivante de mars 1942 est encore plus explicite.

Nice, 17 mars 1942. « Je ne vous parle pas des Voyageurs : cela a cessé de me concerner, après tout c'est l'affaire de Gaston ! S'il tremble, qu'y puis-je ? Je me suis montré aussi conciliant que possible, et je me dis que dans six mois il tremblera autrement et devra recommencer l'édition de fond en comble d'un point de vue inverse. Tant pis pour lui ... Nous travaillerons tous les deux. » (idem p133)

Dans cette lettre à Jean Paulhan, Aragon est manifestement agacé par les lenteurs de Gaston Gallimard... Aragon se montre très optimiste puisque l'occupation durera plus de deux longues années encore.

Villeneuve les Avignon, 13 novembre 1942. « Après tout ça que devient Pierre Mercadier dont Raymond G. m'avait annoncé la prochaine naissance ? Ce n'est pas que j'attache grande importance à la mise au monde d'un enfant de plus ou de moins, mais après tout... » (idem p146)

Dans une lettre du 16 novembre 1942 à Gaston Gallimard Aragon demande : « Au fait, où en sont les Voyageurs ? ». Gallimard lui répondit le 21 : « Pour les Voyageurs j'ai enfin obtenu les autorisations nécessaires. Mais à cause de la censure de Vichy, j'ai dû faire revenir les empreintes à Paris. Au clichage les empreintes se sont affaïssées. J'ai dû faire recomposer une troisième fois notre texte. C'est fait. Paulhan a relu les épreuves. Le tirage va commencer et le volume sera prêt dans un mois ». Le roman avait obtenu le visa de la commission de contrôle le 18 septembre ; l'achevé d'imprimer est du 18 décembre 1942, à Montrouge, Imprimerie moderne. Gaston Gallimard fera remarquer, le 1^{er} mars 1943, à l'Arbeitsfuhrer Shulz que le premier visa allemand « étant du 10 juillet 1941 était postérieur à l'entrée en guerre de l'Allemagne contre la Russie ». (idem p 146 et note de Bernard Leuillot)

Par cette lettre, on constate que Gaston Gallimard se démène comme un beau diable pour faire paraître ce livre.

Aragon a pu écrire quelques mots d'humeur et d'impatience mais la situation de Gaston, chef d'entreprise, n'était pas simple, et tout simplement sur le fil du rasoir. Gallimard avait fait le choix de continuer à faire 'fonctionner' sa maison d'édition sous la contrainte allemande, quant à Jean Paulhan, il a été brièvement inquiété et emprisonné ; et n'oublions pas la tutelle de Drieu sur la maison Gallimard.

Si l'achevé d'imprimer est du 18 décembre 1942, les exemplaires du livre ne seront distribués aux libraires que début 1943 et retirés de la vente en avril... sur pression de la censure de Vichy et non allemande.

L'extrême intérêt d'Aragon pour son livre se marque également dans le nom de l'expéditeur qu'il se choisit dans plusieurs lettres à Paulhan : Pierre Mercadier. Aragon s'identifie de la sorte à son personnage, comme pour le faire exister...

Aragon dans sa lettre du 2 mars 1943 à Paulhan n'a pas encore reçu son ouvrage : « Les Voyageurs sont arrivés, tout au moins le bruit en court, je ne les ai pas vus encore. On dit qu'ils sont gros et gras, et n'ont pas l'air d'avoir souffert des restrictions ». (idem p151).

Aragon se trompe sur les 'restrictions' apportées au roman ; quand il paraît enfin en décembre 1942 - plus de trois années après la fin de sa composition - dans quel état la censure et les 'correcteurs' ont livré ce livre aux quelques lecteurs qui pourront le lire début 1943 !!!

La magnifique étude de Michel Appel-Muller sur l'édition de 1942 des Voyageurs de l'Impériale s'intitule fort justement : « Une entreprise 'diabolique' ». C'est vraiment un cas unique dans

l'édition française d'un texte dont on a sciemment et habilement - il faut le souligner - dénaturé le sens. Dans les passages sur l'Affaire Dreyfus et le problème juif dans la première partie du roman, 'le correcteur' a établi un texte dans lequel le capitaine Dreyfus est coupable et Pierre Mercadier (et Aragon par ricochet) antisémite.

Le ou les correcteurs ont également voulu estomper l'effet que pouvait avoir sur la censure, les patronymes et prénoms allemands dans les rôles d'espions par exemple. Aragon a donné son accord à Gallimard et Paulhan de remplacer ces noms allemands par des noms à caractère hollandais !!! Mais qui pouvait être dupe... ?

Pour les « corrections » les plus graves et qui dénaturent le roman, Aragon n'en a rien su et l'a découvert avec dégoût à la réception de l'édition de 1942, soit en mars 1943 seulement. Reste à savoir l'identité de 'ces correcteurs'. Aragon a toujours affirmé, il le soutient dans sa préface, que cette 'entreprise diabolique' « ne pouvait venir que d'un allemand ». En réalité, il couvre ses amis Gallimard et Paulhan de toute responsabilité dans 'les corrections' faites au roman. Mais, même pendant leur brouille après 1947, il ne fera aucune allusion sur ce sujet ni ne fera aucun reproche à Jean Paulhan, pas plus qu'à Gaston Gallimard, devenu un proche. Aragon sera toujours reconnaissant à Gallimard d'avoir aidé Elsa lorsqu'elle était seule, lui mobilisé. Pendant toute la durée de la guerre, il faut savoir que c'est également Gallimard qui s'est chargé de payer le loyer de l'appartement de la rue de la Sourdière resté vide. Ces attentions de Gaston et ce réel dévouement d'un éditeur pour un de ses auteurs – qui, soit dit en passant, ne devait pas être du même bord politique que lui – Aragon ne les a jamais oubliés. C'est cela aussi la fidélité !

Il n'en reste pas moins que l'exemplaire Gallimard de l'édition de 1942 porte les corrections manuscrites du correcteur maison ainsi que celles de Gaston et de Paulhan.

En 1947, paraîtra 'l'édition définitive' rétablie par le correcteur des éditions Gallimard qu'Aragon félicite dans sa préface à l'Édition des Œuvres romanesques croisées. En 1965, pour l'édition du roman dans les O.R.C. Aragon en donnera après réécriture la troisième et ultime version.

Ce livre singulier dans la série du monde réel, par la fulgurance et la rapidité de son écriture contrastant avec le mystère et les péripéties qui ont prélué son dévoilement au public, ce magnifique roman intimiste sur l'enfance et la vieillesse, pour ne citer que ces deux thèmes peu développés dans l'œuvre d'Aragon, mérite sans aucun doute une plus grande curiosité du lecteur pour une lecture ou une relecture...

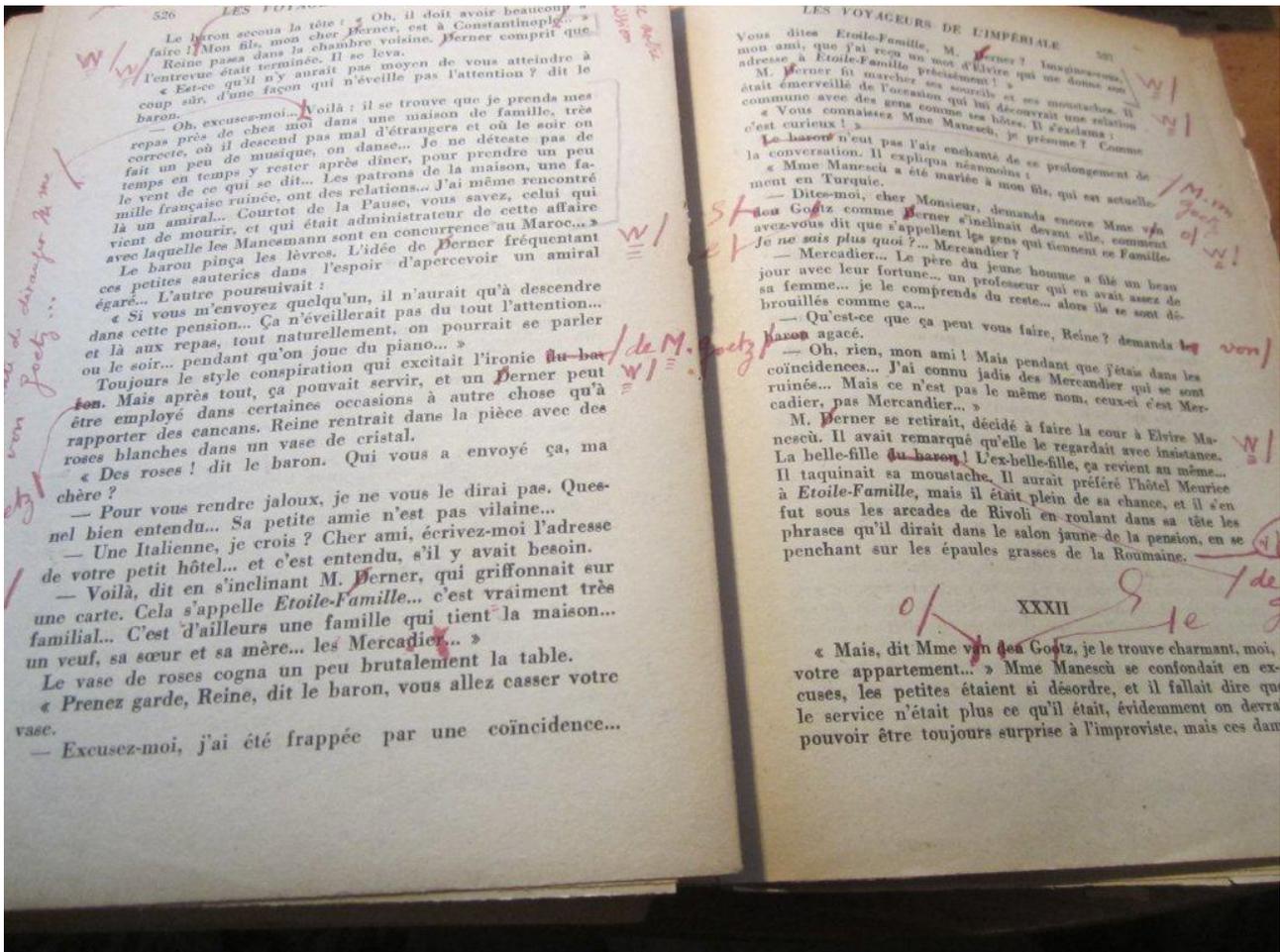
A consulter

Pour s'imprégner de l'ambiance dans laquelle ce livre a été écrit et de sa difficile publication, il est recommandé de lire la Correspondance générale Aragon-Paulhan-Triolet. Les cahiers de la NRF. Gallimard 1994. Édition établie et annotée par Bernard Leuillot.

Concernant les problèmes de l'édition des Voyageurs et de sa genèse, on consultera avec beaucoup d'intérêt l'importante notice – très complète et claire - de Daniel Bournon (Œuvres romanesques complètes tome II. La Pléiade Gallimard.)

Plus particulièrement sur 'l'entreprise diabolique' de détournement des Voyageurs, on lira avec délice l'importante étude de Michel Appel-Muller (Recherches Croisées n°1. Annales littéraires de l'Université de Besançon, 1988).

Enfin, l'article de Georges Aillaud : Les éditions de 1942 et 1947 des Voyageurs de l'Impériale. (la revue Faites entrer l'Infini n°51).



L'édition caviardée, autocensurée chez Gallimard

Première partie : Fin de siècle

Comme dans les deux volumes précédents, l'incipit des Voyageurs de l'Impériale est caractéristique du mode d'introduction romanesque d'Aragon.

D'abord une phrase courte, humoristique et qui ne signifie rien suivie d'une longue et éblouissante description du Paris de l'exposition internationale de 1889.

« Oh, quelle horreur ! » s'écria Paulette.

Il faisait un temps magnifique, un de ces ciels de mai où c'est un bonheur qu'il y ait des flocons de nuages, pour que quelque chose y puisse être de ce rose léger qui les rend plus bleus. Au débusqué du Trocadéro, sur les marches, on se heurtait à cette grande cloche vide au-dessus de Paris, de la Seine et des Jardins. Les jardins dévalaient toutes eaux dehors – cascades, bouquets d'écume, jets surgis en panaches de la pièce centrale – et chargés dans la lumière de statues d'or étincelantes, de massifs de fleurs vivaces, avec une couronne d'arbres inclinés jusqu'au fleuve, d'où jaillissaient, de droite et de gauche, tourelles et terrasses, de bizarres architectures de bois aux toits de couleur. Dans tout cela, la foule, une foule ahurie, bigarrée, avec des Arabes, des Anglais, des Parisiens, des badauds grimpés, le melon sur le nez, sur des ânes blancs conduits par des fellahs, les extravagantes modes de l'année avec leurs tournures embarrassantes et les petits chapeaux étroits et perchés, retenus d'une bride sous le menton, la flâne des ouvriers en blouse, des enfants qui courent dans vos jambes, et l'un d'eux dans les escaliers tombe et pleurniche, les pantalons rouges des militaires,

les chéchias des spahis, les redingotes noires et cintrées de messieurs barbus qui pérorent, des flopées et des flopées de gens qui arrivent et qui s'en vont, comme un chassé-croisé de fourmis où l'on était pris, avec un relent de poussière et de sueur, la sensation irrépressible qu'on entraînait pour des heures dans un engrenage de fatigue et d'émerveillement, qu'on allait rouler avec les autres, sans pouvoir s'arrêter, sur cette pente où déjà depuis le matin s'étaient esquivés les visiteurs solitaires, les familles époustouffées, les mille et une nations du monde accourues pour l'Exposition...

« Oh, quelle horreur ! » répéta Paulette.

Elle commençait sous ses pieds, l'exposition, par ce déballez-moi—ça de gogos, ce méli-mélo de bronzes d'art, de géraniums, de filles, de soldats, de bourgeois, de gosses, de grandes eaux, d'Annamites, de Levantins, d'étrangers frais débarqués et de voyous venus de la Butte, par ce pandémonium étonné, goguenard, bruyant, traînant la patte... Elle se poursuivait par-dessus la Seine, où le pont disparaissait sous un dais de toile rayée rouge et grise qui le transformait en un couloir happant les fourmis. Elle se poursuivait, l'Exposition, sur l'autre rive par toutes sortes de baraques barrant les quais, inégales, sans rapport entre elles, en bois, en pierre, en stuc, en métal, en carton, en plâtras, boursoufflées, baroques, burlesques, bourgeonnantes, à balcons, à loggias, à balustrades, colonnettes, flèches, pignons, belvédères. Mais qui pensait à cette champignonnière burlesque, ou au quadrilatère, aperçu par-derrière, du Champ-de-Mars bâti de pavillons de fer, de verre, de briques et de céramiques, jusqu'à la voûte bleue et verte de la Galerie des Machines, cette espèce de hangar géant devant l'Ecole Militaire ? Qui pensait de là-haut, du porche du Trocadéro où les Mercadier avaient fait halte, à quoi que ce fût au monde, à la foule, aux restaurants, aux bicoques, à la bouffée de musique berbère et de piaulements canaques qui s'échappait de tout ça dans l'après-midi finissante, qui pensait à quoi que ce fût, excepté à ce monstre aux pattes écartées, dont la dentelle d'acier dominait tout, trouant le ciel, avec ses étranges corbeilles, son enchevêtrement de câbles, son chapeau de verre là-haut, tout là-haut, dans les nuages roses, dans le bleu ébloui, dans la lumière déchirée... qui pouvait penser à autre chose qu'à cette tour de trois cents mètres, dont on avait tant parlé, tant médité, mais dont rien n'avait donné l'idée, l'ombre de l'ombre de l'idée...

« Quelle horreur ! » dit pour la troisième fois Paulette, et Pierre hocha la tête, et expliqua : « Goût américain... » comme pour le champagne, et il enleva son chapeau neuf, dont le cuir lui serrait le front. » (ch I, p33 et 34, O.R.C. n°15.)

On constate que l'incipit « Oh, quelle horreur ! » s'écria Paulette est exprimé à trois reprises par cette Paulette dont on ne sait rien encore. Clin d'œil bleu et malicieux d'Aragon au reniement de Saint Pierre ! Cette Paulette dont le lecteur peut déjà soupçonner la bêtise dès l'incipit, renie par trois fois la beauté moderne que représente Tour Eiffel. L'incipit est suivi par une description longue et époustouflante de l'Exposition, toute cinématographique, la phrase saccadée donne une impression remarquable du mouvement et de la diversité de la foule. Au début et à la fin de cet extrait, on appréciera « les nuages roses » et le bleu du ciel qui sont comme un écrin de la tour. Aragon a dédié un de ses poèmes surréalistes – 'La Tour parle' – au peintre Robert Delaunay dont les différentes Tour Eiffel sont restées célèbres. Un autre poème d'Aragon à la gloire de la Tour Eiffel est 'Transfiguration de Paris' dans le recueil 'La grande gaîté'.

Pierre Mercadier ajoute laconiquement « Goût américain » à l'appréciation de sa femme.

« Je déteste la peinture, moi... » prononça-t-elle avec la plus adorable des bouches minuscules. (Ch I, p37, O.R.C. n°15). Une phrase culte de Paulette... Elle s'explique en opposition au frère de Paulette qui est artiste peintre.

Pierre Mercadier est un professeur d'histoire de l'enseignement officiel de la IIIème République. « Les Mercadier sortent d'une vieille famille de robe, d'où les mauvais garçons s'enfuirent le plus souvent par la marine ou par l'armée. » (ch II, p41, O.R.C. n°15). « Pierre Mercadier, l'unique universitaire de la famille, enseignait l'histoire dans les lycées de province, et valait un peu mieux

que son métier errant. Ses travaux sur l'Angleterre au XVIIème siècle lui avaient fait une réputation qui passait les frontières. Il avait eu un prix international pour une étude sur Charles Ier... Pierre Mercadier avait cru à sa calme destinée. » (ch II, p41).

Aragon sous-entend d'emblée au lecteur que Mercadier ne suivra pas une '*calme destinée*' mais au contraire la destinée aventureuse des mauvais garçons de sa famille. Sa famille est à l'abri du besoin, rentière, mais par souci de sûreté sa mère lui fait faire l'école Normale pour devenir professeur. On peut rapprocher ce souci de respectabilité de Madame Mercadier mère de celui de Marguerite Toucas qui poussera Louis à 'faire sa médecine'. Tous deux, Mercadier et Aragon, aiment la peinture. Marguerite Toucas pensera comme Madame Mercadier, son fils 'perdu' parce qu'il s'intéressait à la peinture moderne !

Né en 1856, Mercadier épouse Paulette en 1882, une jeune fille de seize ans. « Cadette d'une famille de nobliaux ruinés des hautes régions qui dominant le pays bressan, Paulette d'Ambérieux était venue à Aix chez des cousins plus riches. » (ChII, p43).

Très vite, ce couple basé sur une mésalliance vit dans le mensonge. A la décharge de Mercadier, Aragon a dessiné en Paulette d'Ambérieux le pire des modèles féminins de son œuvre.

Un bref portrait de Paulette : « Elle ne se plaisait qu'aux papotages, aux ragots, aux mondanités, et encore aux mondanités pour ce qu'elles ont de plus extérieur... Trouvant tout travail indigne d'une femme, elle faisait des gorges chaudes de ces personnes qui écrivent ou étudient. Bien qu'on puisse un peu peindre, sans excès, et chanter à l'occasion, pour elle, elle n'avait aucun talent et s'en vantait. » (ChII, 47).

Aragon dresse en Paulette Mercadier, un portrait sans complaisance de sa grand-mère maternelle qui trouvait également 'tout travail indigne d'elle' mais trouvait tout naturel d'exploiter sa fille.

Quant à Pierre voici un portrait de son état d'esprit après quelques années de mariage : « Il prit son rire, cette chose qu'il avait tant aimée d'abord, en exécution. Il haussait les épaules, quand, de loin, à travers les pièces de la maison, il entendait ce rire cristallin mais idiot à donner envie de briser de la porcelaine. Il se replia sur lui-même. Il n'aima jamais tout à fait ses enfants parce qu'ils étaient aussi les siens, à elle. Il se rejeta dans l'étude....

Mais s'il lisait peu les journaux, il se rabattait sur les revues d'histoire, qu'il déchiffrait en plusieurs langues. D'abord c'était son métier, et puis on y retrouvait les questions de la politique mais refroidies, prêtes à la rigueur scientifique. Si Pierre ne jugeait pas ses contemporains, il n'avait aucune raison de se retenir par rapport à Talleyrand. » (Ch II, p47 et 48).

On notera dans cet extrait la neutralité absolue de Pierre Mercadier à l'égard de la politique et de ses contemporains. Il s'intéresse à l'Histoire parce que les faits historiques sont 'refroidis', comme prescrits. C'est parce qu'ils sont prescrits qu'il peut avoir une opinion sur leurs acteurs.

Avec la peinture, la Bourse est la passion de Pierre Mercadier.

Personnage actuel Pierre Mercadier est un spéculateur. « Car il n'est pas certain qu'à son amour de la peinture ne fût pas mêlé un certain goût de la spéculation, un certain espoir de lucre. Les Monet étaient des valeurs d'avenir. » (ch IV p55)

Pierre et Paulette ont deux enfants, la fille aînée meurt à six ans de la scarlatine. Pascal est âgé de trois ans l'année de l'exposition, il sera le deuxième grand personnage de ce roman. Après la mort de leur fille, Paulette et Pierre auront une autre fille, Jeanne, qui deviendra le portrait type de sa mère. « Leur troisième enfant ainsi consacra leur séparation définitive. » (ch V p61)

Pierre, spéculateur et joueur dans l'âme, a placé une grosse somme dans les actions 'Panama'. Il perd ainsi 100.000 francs et doit annoncer à sa femme qu'ils devront réduire leur train de vie.

«Il avait toujours été un joueur, seulement il se le cachait. D'abord c'étaient des jeux intellectuels, des paris avec lui-même...et puis cette manie artistique, les impressionnistes...Spéculation, jeu. Il se déchirait devant elle, prenant un triste plaisir à se diffamer. Enfin avec l'argent tout était clair. Avec l'argent tout devient clair. Avec l'argent tout est toujours clair. Cent mille francs.» La réponse qu'Aragon met dans la bouche de Paulette est savoureuse : « Mais alors,- dit-elle,-nous sommes pauvres ? Qu'allons-nous devenir ? » (Ch VI p66 et 67).

Mais il en reste assez pour mener une vie confortable.

Pierre entame alors la rédaction d'un ouvrage historique sur Law, l'économiste écossais qui a essayé de propager le papier-monnaie. Law fut nommé contrôleur général des Finances en 1716 sous la Régence de Philippe d'Orléans. Relevons que Law est un joueur (comme Mercadier) et a fui l'Angleterre après avoir tué un rival lors d'un duel. Le monde des marchands est intéressé par la monnaie papier qui permet de suppléer à la diminution des arrivages de monnaies en or et en argent. Mais peu à peu la confiance diminue et sa banque fait faillite. Ruiné, il se réfugie à Venise. Ces quelques lignes sur Law pour relever par la suite les similitudes entre le banquier et Pierre Mercadier.

« C'est cette même année qu'il reprit ses notes sur Law et se lança dans des recherches pour faire de ces pages non liées le départ d'un ouvrage important, sur lequel il comptait pour effacer un sentiment de déception toujours retrouvé au fond de ses loisirs ou dans les mauvais moments. » (ch VIII p74)

Dès le chapitre huit, on fait la connaissance du petit Pascal Mercadier que ses parents envoient l'été chez l'oncle de Paulette M. de Sainteville, vieil aristocrate célibataire, sympathique et un peu ridicule totalement déclassé dans cette fin de siècle.

« C'était alors le meilleur de la vie du petit Pascal, pour qui ces jours du château de Sainteville resteront l'image véritable de son enfance, le décor où il se retrouvera toujours chez lui, quand il ferme les yeux. Les dernières pentes du Jura face aux Alpes... »

(Ch VIII p74)Aragon par l'intermédiaire de Pascal fait revivre une part-mentie de son enfance.

Revenons à Pierre Mercadier et à sa rencontre au sein de son lycée avec son collègue Meyer, professeur de mathématique. « M. Meyer est un peu plus grand que Pierre Mercadier. Maigre avec un visage triste et long, des lorgnons et un bouc noir. A pas plus de trente ans, il est voûté. Il frotte presque incessamment ses mains l'une contre l'autre. Il professe les mathématiques. Alsacien d'origine. Assez mal vu au lycée où il est le seul juif. Si timide qu'il a fallu tout le pouvoir de la musique pour qu'il parlât un jour à son collègue Mercadier. Car il joue du piano, M. Meyer. Eperdument, tout le temps qu'il est libre. Mais, dans son triste petit logement de célibataire, il n'a qu'une casserole de louage. Les Mercadier ont un Erard. Sur cet Erard s'est fondée une amitié. Paulette, certes n'aime pas beaucoup cette fréquentation de son mari. « Dans ma famille, dit-elle, il ne nous est jamais arrivé d'avoir des Israélites ».... (Ch X p93)

Pierre Mercadier va prendre Meyer sous son aile et le défendra vis-à-vis de ses collègues et de Paulette. Nous serons bientôt en pleine affaire Dreyfus. Aragon reprend et intègre dans son récit romanesque des événements historiques.

L'amitié de Mercadier pour Meyer tient principalement dans le caractère effacé de son ami. « Ce que Mercadier aimait en Meyer, c'était qu'il fût un compagnon silencieux. » (Ch X p94)

La musique va rassembler ces deux hommes que tant de choses opposent. « M. Meyer lui fit connaître Wagner, autant que c'est possible au piano. Les paroles wagnériennes prirent pour Pierre

une puissante et familière poésie. Il lisait couramment l'allemand, qu'il baragouinait. Tristan et Isolde devint la compensation sublime de sa vie de ménage. Wagner avait un petit goût d'interdit, à cause de 1871... Comment cela se mariait-il avec le patriotisme qu'il professait et qui était si peu une plaisanterie que, dans le krach de Panama, il avait surtout ressenti la défaite française ? Ce n'est pas la première contradiction que nous rencontrons chez Pierre Mercadier. Ni la dernière. » (Ch X p95). Pierre ne s'occupe pas de ses enfants, il n'est pas proche de son fils Pascal.

Aragon fera appel à ses souvenirs de collègue pour le personnage adolescent de Pascal Mercadier. Aragon se souvient de ses cours de latin, il fera latin-science et n'étudiera pas le grec. « Ô mystères de l'ablatif absolu ! Ces jeunes garçons tourmentés par leurs cols durs, avec leurs gros bas noirs, leurs manches de lustrine pour ne pas se mettre de l'encre à leurs habits, tailladant en cachette le couvercle fatigué des pupitres, abordent tout d'un coup les responsabilités de la vie par le biais étrange des langues mortes. Turba ruit ou ruunt... Si singulier que cela puisse paraître, l'étude du latin a détourné Pascal de la religion à laquelle il allait mordre. Il se croit païen. Il voudrait déjà lire Virgile. Il est troublé au fond de lui-même parce qu'il sait qu'il va faire une mauvaise communion. Et peut-être qu'il eût mieux valu attendre après l'initiation divine pour apprendre à décliner urbs et manus. » (Ch XI p98)

On peut dégager dans cet extrait les similitudes certaines entre les personnages de Pascal Mercadier des Voyageurs, d'Armand Barbantane des Beaux quartiers et sans doute d'Aragon sur le sujet de la perte de la foi religieuse au début de l'adolescence.

Le roman d'Aragon dans cette 1^{ère} partie se poursuit alternant les chapitres sur l'apprentissage de Pascal et les chapitres qui exposent la vision individualiste du monde selon Pierre Mercadier.

Pierre lit certains passages de son livre sur Law à son ami Meyer : « Le plus gros livre du monde ramène une vie (la plus riche, la plus longue) à moins de vingt-quatre heures de lecture, si l'on compte qu'un lecteur normal lit vingt page à l'heure. Quelle pauvreté ! » « On peut en déduire, si l'on veut, que les œuvres de l'homme sont incapables de résumer sa vie. Il me paraît plus raisonnable de penser que les biographies reflètent bien les vies humaines, et qu'elles démontrent les images fantastiques que nous nous en faisons. De telle sorte que le premier bienfait des biographies est de jeter sur la destinée de l'homme la lumière cruelle de l'insignifiance et de l'inutilité... » « Je répète que c'est par ceci que les biographies se justifient, qu'elles trouvent leur excuse, et celle du biographe. Les biographes jouent pour l'esprit humain un rôle qui s'oppose à celui des romans; et pour peu qu'on me suive, on conviendra que l'existence des biographies ressemble à une condamnation formelle de tout roman. Je rassurerai pourtant les romanciers sur leur gagne-pain, car le roman, inutile à tout autre point de vue, conserve pourtant l'utilité du mensonge dans la vie. Utilité qui est grande. » (Ch XIV p116)

On sait qu'Aragon n'a pas écrit de 'mémoires' ni laissé de 'journal' et qu'il n'appréciait guère le genre biographique. C'est avec un certain agacement qu'il a accueilli en 1974 sa biographie par son ancien rédacteur en chef aux Lettres françaises, Pierre Daix. Dans cet extrait, on relève encore un exemple du mentir-vrai qui - déjà en 1939 - devient sa manière de faire. Aragon s'est toujours fait le défenseur de l'alchimie romanesque et du mensonge pour appréhender l'homme. On lui a assez reproché cet 'art du mensonge', assez hypocritement d'ailleurs.

Epinglons cette phrase sortie de l'introduction de Pierre Mercadier à son John Law : « Je ne me suis rien proposé ici que de faire connaître la vie d'un génial introducteur de désordre, John Law, qui inventa le papier-monnaie, fait infiniment supérieur à l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie, dans la hiérarchie des crimes et des délires humains.. » (Ch XIV p118) Une maxime que n'aurait pas désapprouvée l'Aragon surréaliste, fomenteur de désordre !!

M. de Sainteville loue son château l'été à des pensionnaires, parmi-eux : les Pailleron. Blanche Pailleron aura une histoire d'amour avec Pierre Mercadier, la fin brutale de cet amour aura pour conséquence qu'il abandonnera sa famille.

Blanche Pailleron a le charme qui séduit à la fois Pierre et le vieil oncle Sainteville. Une espèce d'amitié s'installe entre Blanche et M. de Sainteville malgré les différences de classe...

Un exemple de dialogue entre Blanche et le vieux noble : « Ce qui remplissait jadis, - dit-il, - la vie des femmes vous serait insupportable et ennuyeux... - Croyez-vous ? Je me demande ce que vous savez de ce qui peut remplir la mienne...Tenez, une de nos journées... » - « Voi, nos mères avaient la religion pour peupler leur désert... » - « Au fond,- s'entendit-il dire, - qu'est-ce vraiment qui remplit une de vos journées ? ». (Ch XIX p141-143)

La question du divorce en cette fin de siècle agite les esprits : « Le divorce! Paulette pinça les lèvres. Il y avait le divorce dans le monde de Pailleron, pas dans le sien. Elle ne le dit pas aussi directement, mais on sait ce que parler veut dire. M. de Sainteville regarda sa nièce, et pensa d'elle une fois de plus qu'elle était une sottise.... «Moi, - trancha Paulette, - j'aimerais mieux mourir que de divorcer. Les têtes se tournèrent vers elle, et naturellement ensuite sur Pierre. « Bien entendu, - dit Mme Pailleron, - quand on aime son mari....- Ce n'est pas ça, - reprit Paulette,- c'est à cause des gens... - On ne te le fait pas dire ! – Voilà M. Mercadier vexé ! Ces hommes, impayable de vanité ! » (Ch XXIV p 163-164)

Les dialogues – nombreux dans les voyageurs- font parfois penser à un vaudeville par leur humour féroce. Le goût prononcé, jamais démenti, d'Aragon pour le théâtre d'Henri Bataille s'exprime ici de façon flagrante!

La confrontation dans le même espace des bourgeois Pailleron avec les prétentions à la noblesse de Paulette et de Madame d'Ambérieux va rapidement tourner à l'aigre, surtout quand la mère de Paulette soupçonne avec une belle intuition que son beau-fils et 'la Pailleron' ont une aventure !

Le mari de Blanche est un ancien ouvrier qui a épousé la fille du patron. Si Aragon s'oppose par maints côtés à son personnage il n'en reste pas moins vrai que Pierre Mercadier est rendu sympathique par son auteur par ses positions 'intérieures' car Pierre ne prend jamais parti. « Monter dans la société ne lui paraissait pas un idéal. D'une façon d'ailleurs toute platonique, il pensa que sa sympathie allait à ceux qui descendaient, aux déclassés...C'était drôle : Pierre qui se moquait pas mal des ouvriers de M. Pailleron se sentait de leur côté contre lui. Ça devait être un forban, cet homme-là : sorti de rien, maintenant pourri d'argent. Il avait un préjugé favorable, Pierre, pour les gens qui se ruinent. Un bourgeois comme un autre, ce Pailleron. Pis, parce que de fraîche date. » (ChXXV p168)

Aragon, en 1919, lors d'une grève de mineurs allemands dans la Ruhr occupée par les français, s'était également trouvé intuitivement du mauvais côté et que 'les autres, les boches' avaient raison. (cfr La Mise à mort)

Pierre est un anti-Pailleron c'est ce qui va séduire Blanche.

«Aujourd'hui, avec quelques années de plus, un foyer, une fille, Blanche se mettait à aimer en Pierre ce qu'elle croyait voir en lui de destructeur, de négateur. Un peu par revanche sur son mari, sur cette déchéance sociale à laquelle elle avait été alors consentante. L'individualisme forcené. Jusqu'à ce refus de la politique, un principe chez Mercadier, un avantage sur Pailleron comme de ne pas fumer le cigare... » (Ch XXVII p174)

Rares sont les scènes de lit chez Aragon. La passion de Blanche et de Pierre est si soudaine que les amants prennent énormément de risques pour se rencontrer. Leur première étreinte a lieu dans une

des chambres du château. La scène ci-dessous est réaliste, sensuelle mais aussi toute en simplicité de la part des deux amants dont les corps ne sont plus si jeunes....

« Dans le grand lit à colonnes, les couvertures rejetées parce qu'il faisait chaud, un drap de fil usé sur leurs jambes, dans la lumière des volets croisés, ils étaient étendus l'un contre l'autre, nus et lassés, sans façon, sans désir, et ils parlaient comme dans ces rêves où l'on s'enfonce avec le monde à travers un nuage de coton.

Si ses seins n'étaient plus très jeunes, à trente-quatre ans, Blanche avait cette nacrure de la peau que Pierre aimait, parce qu'elle le changeait du teint mat de Paulette ; et il s'appuyait contre elle, remontée sur l'oreiller, de telle sorte qu'il nichait sa barbe contre l'aisselle soyeuse et sa tête à la naissance du bras relevé. Elle lui caressait doucement l'épaule comme à une bête familière ; elle se laissait aller le long de lui, comme on fait dans la mer, confiant dans la loi d'Archimède pour vous remonter à la surface. Ses cheveux dénoués coulaient comme un fleuve de vieil ambre jusque sur les yeux de l'homme, il ne pouvait voir ses yeux à elle, verts et tournés vers le plafond tapissé.

Les vêtements sur les sièges, maladroits et figés, avaient l'air des témoins gênés d'une histoire d'un autre temps....

Elle lui passait la main sur la nuque, Pierre remua la tête comme un chat, et gonfla cette nuque aux cheveux ras sous les doigts électriques. Extraordinaire sentiment de jeunesse, il avait vingt ans, ce soir, malgré la fatigue, malgré ce vieillissement de son corps, le poil touffu, ces secrètes déchéances qui ne lui échappaient point à lui, graisse aux reins, et une inquiétude, qu'il ne connaissait pas jadis devant une femme, des comparaisons possibles....

Ils aimaient le danger d'ailleurs, l'absurde imprudence de leur folie. Tout ce moyen âge autour d'eux en faisait une aventure de châtelaine et de trouvère, une romance rebattue, coco tant que vous voudrez, mais avec ce qu'il n'y a pas dans les dessus de pendules : ces deux corps nus, enlacés, curieux l'un de l'autre, mordus de cette même étrange passion qu'ils n'eussent jamais éprouvée ni l'un ni l'autre pour un homme trop beau, pour une femme trop jeune, le goût trouble de leurs imperfections, le hasard enivrant qui les lie, pourquoi eux et pas d'autres, on ne le saura jamais. »
(Ch XXXII p191 et 192)

Très belle description de cet amour des deux amants pour qui cette passion est peut être la dernière de leur vie, leur folie à tous deux. Pierre commence sa lente descente vers la vieillesse, conscient de la proche déchéance de son corps. On peut remarquer dans ce roman de 1939 l'intrusion de ces deux mots côte à côte 'châtelaine' et 'trouvère' qui sacralise l'instant même de l'amour de Blanche et de Pierre. Dans les mois suivants, la drôle de guerre, la bataille de Belgique et de France permettront à Aragon de renouer avec la Poésie – en effet, depuis sa rupture avec les surréalistes son œuvre poétique est en sommeil – et surtout de remettre au goût du jour la poésie médiévale riche en symboles en ces temps de guerre. Cette poésie, connue aujourd'hui comme Poésie de la Résistance, Aragon la portera à un niveau exceptionnel de qualité d'écriture et de beauté sonore. Je dirais... jusqu'aux 'Etoiles' pour évoquer le nom de cette organisation de résistance des intellectuels qu'Aragon a créée.

Malheureusement, Suzanne, la fille de Blanche, a surpris au cours d'une promenade, la voiture des deux amants laissée aux abords d'une chapelle désaffectée dans laquelle un crime s'est produit autrefois. Elle fera bientôt une fugue en plein orage dans les marais environnants et sera sauvée de justesse. C'est avec la fin de l'été que va se briser l'amour de Blanche et de Mercadier.

Pierre Mercadier a le don de se tirer une balle dans le pied : « ...notre histoire à nous, vois-tu, elle nous ramène à une autre... à Tristan et Isolde...

- J'aurais tant aimé entendre cet opéra... mais il faut aller à Bayreuth...

- Ce n'est pas l'opéra...l'histoire...cet amour parfait...autour duquel tout disparaît, s'évanouit...Un amour comme on en voudrait un... A l'amour de Tristan et d'Isolde, on peut mesurer ce qui nous arrive...la pauvre chose qui nous arrive.... » (Ch XXXV p205)

On ne saurait être plus muflé envers une femme qui s'est abandonnée à un amour sincère.... Pierre est un cynique et un individualiste qui ne croit en rien et certainement pas à l'amour d'une femme réelle. Seul l'intéresse le mythe ! On remarquera que c'est la deuxième fois dans ce roman que la musique de Wagner est évoquée. Mais c'est plutôt l'histoire, le roman de Tristan et Isolde qui intéresse Mercadier (Aragon).

La fugue de Suzanne manque de se terminer tragiquement. Seule la nuit en plein orage dans une nature hostile, elle est sauvée par un jeune journalier, un être humilié...un damné de la terre. « Boniface est un jeune géant doux et malheureux. Depuis sa plus petite enfance, l'objet du mépris de Buloz, n'ayant point de père et, sa mère, tout le monde l'a eue. » (CXLII p236)

Connaissant très bien la forêt et les marais, c'est lui qui la retrouvera au péril de sa vie et d'un terrible combat.

« Une fois bien enfoncé dans cette nuit, Boniface se sentit soudain entré dans l'intimité d'une femme. Il y avait entre la nature et lui un rapport de complicité, qu'il éprouvait confusément. Elle lui aurait tout permis, et il ne se sentit point gêné avec elle.

Un moment il se coucha sur le sol pour réfléchir. La terre, ici, était meuble, avec une sorte de sable pierreux, comme on en rencontrait peu au voisinage des marais. Il y enfonça ses doigts. Il se tourna sur le ventre et appuya sa joue contre des mousses humides qu'elle rencontra. Cela sentait un mélange de choses précieuses : les champignons couleur de corail, le passage ancien d'un troupeau de chèvres, le tombeau fraîchement remué, la montagne, le fraisier sauvage. Le garçon remua son nez plat dans la terre et il lui entra un peu dans les lèvres. Il serra ses lèvres sur ce baiser du sol, et pensa lourdement aux morts qui mangent la terre par la bouche, les oreilles, les yeux....De longs moments, et il ne devait pas être loin de minuit, de l'heure où l'on dit que de petits êtres sortent sous les fougères et se réunissent autour des lieux où la terre mangea des hommes imprudents, Boniface hésita, attiré par le marais et tenu par la peur....Et c'est ainsi qu'il s'avança sur le terrain de la mort. Une résolution farouche le poussait. Il allait cette fois racheter d'un coup ces fautes mystérieuses qui étaient en lui. Il se signa. Les herbes étaient épaisses. Cela faisait floc sous ses semelles. Le sol fléchissait. Sa force et son poids le trahissaient, se retournaient contre lui. Il sentit fuir des grenouilles. L'humidité pénétrait ses pieds faisant ventouses. La terre gluante le prit aux chevilles. Il avançait. Le paysage de désolation qu'il ne pouvait point voir, il eût donné je ne sais quoi qu'il s'illuminât. Sa jambe gauche s'enfonça d'un coup jusqu'en plein mollet. Il pensa brusquement et bizarrement à saint Christophe, et se dégagea, la marche devenait de plus en plus difficile, les herbes hautes et serrées lui grimpaient à la taille, l'enserraient. Elles lui parurent soudain plus dangereuses que la terre humide. L'odeur de vase et d'herbages décomposés, s'exhalait d'elles avec une force croissante. Une odeur de mort. Boniface pouvait encore regagner la terre. Il avança. Cela lui tirait dans les reins à chaque pas de dégager ses pieds, ses jambes, de s'accrocher à tout instant à l'emprise terrestre. Une fatigue pesante l'envahissait. Il avait travaillé comme un bœuf tout le jour. L'envie de ne pas se dégager, de laisser aller à l'ombre, à l'humidité, à la terre. Le sommeil. Quant il comprit qu'il avait sommeil il ressentit de l'épouvante. Car il se connaissait, quand le sommeil était là, c'était chez lui un invincible précipice qui s'ouvrait. Dormir... Il semblait que les marais se réjouissaient du bon repas qu'ils allaient faire. La bonne pièce de boucherie...Il écarquilla les yeux, se raidit, arqua ses épaules...

Il plongeait à chaque pas presque jusqu'aux genoux. La lutte silencieuse devenait à chaque instant plus dure, et l'adversaire, lui, accroissait ses forces, à chaque pas de Boniface. Il tirait vers la profondeur les pattes du géant qui s'était jeté dans le piège. Impossible de s'arrêter : le poids seul

de l'homme l'eût fait enfoncer d'avantage. Une fraîcheur de tombe le prenait par en bas, mais l'effort violent qui ne le dégagait que pour le rendre à la terre faisait couler une sueur chaude et collante, qui lui poissait les vêtements. Il s'empoignait aux herbes. Parfois elles étaient coupantes, et sans s'en rendre compte il s'était blessé les doigts. Il suçait ses coupures, et éprouva un sentiment bizarre au goût fade de son sang mêlé à la terre. Eh ! pour un moment le sol devint plus ferme. Il ne faut pas trop vite triompher : ici les herbes se firent si denses qu'il sortit de sa poche un couteau qu'il ouvrit. Et ainsi armé il avança plus loin dans la terre des périls.

Près d'une heure, il lutta au hasard. L'épuisement montait. La peur. Le vent s'était levé qui emplissait la montagne de sifflement et de clameurs. Les herbes bruissaient comme si des diables y avaient collé leur bouche. Le pis était ce noir, cette étouffante obscurité. Parfois les pieds n'enfonçaient plus que jusqu'aux chevilles, puis cette marche dans la vase profonde reprenait, et Boniface commençait à comprendre ce que c'est que l'enfer. Ah, comme il aurait aimé se battre avec un homme, à l'épuisement, sur le sol ferme ! Ici, l'ennemi muet contre lequel il n'avait pas la force de ses énormes paturons était un corps illimité d'ombre et de traîtrise, qui connaissait seul l'étendue de sa ruse, qui ne faiblissait que pour mieux surprendre, mieux désespérer.

Soudain, l'air fraîchit. Il vint sur le visage de Boniface une odeur dévastatrice qu'il connaissait bien, et il frémit. La pluie. La pluie arrivait d'une façon sûre. La pluie dans les marais, c'était la mort. Boniface avec désespoir songea au rivage, à la petite fille perdue, au grand jour, au bon soleil, à Buloz... La pluie tomba sur lui avec une rafale. Une pluie étroite et serrée, implacable, oblique, une pluie pour toute la nuit, sans trous, sans pardon. Comme un animal affolé il serra ses dents puissantes, s'arracha à la terre, et tenta de courber sa marche hors des marais. A chaque pas, il lui semblait qu'il faisait éclater la caisse de son corps. Il était comme un homme qui court, hors d'haleine. Et il n'avancait pas plus vite qu'un tout petit enfant qui ne tient pas encore sur ses pieds. La pluie s'abattait sur le marécage, pesait sur les arbres, fouettait la nuit. Boniface, pris par la terreur, hurla une grande fois, mais sa voix lui fit une telle peur qu'il serra à nouveau ses dents claquantes.

Boniface va mourir. Il se sauve avec cette lenteur épouvantable, parce que la terre tout entière pend à chacun de ses pieds. Il est tombé plusieurs fois. Son couteau lui a échappé. Perdu. Les herbes l'enserrent. Il voulait sauver une petite fille inconnue, l'insensé. Dieu de toute-puissance, Dieu, fils de Marie ! La pitié, la colère, la terreur, la volonté de vivre se mêlent à la fatigue, à la hantise du sommeil. S'il ne pleuvait pas, ses yeux se fermentaient. Il se sent cassé. Tant pis, il faut qu'il avance. La pluie tambourine sur les feuilles. La pluie coule dans son dos glacé. La pluie détrempe les tourbières. La pluie chante dans la montagne, Boniface va mourir....

La pluie court avec mille et mille petits pieds rapides, elle fait le sol plus fort et l'homme plus faible, elle double tout d'un coup sa violence, comme pour montrer qu'elle est implacable, qu'elle est la reine de la nuit. La pluie. La pluie. La pluie.

Tête creuse, tête folle, corps hanté, force éperdue. On se sent parfois ainsi les mâchoires en rêve. Cela ressemble à la fièvre et à l'insomnie. Il succombe. Il se reprend. Il s'arrache. La pluie. La pluie. La pluie.

Tout d'un coup les herbes cèdent, s'écartant, la jambe heurte à quelque chose de dur, le genou plie... Emporté par l'effort, Boniface une fois de plus tombe. Le sol. Le sol dur. Comment, le sable humide... Ah, ah ! La rive. Il est sorti du marais. Il se dresse. Il frappe avec le pied cette terre qui ne cède pas, il voit devant lui la masse noire des arbres, il court, il tombe... La pluie est douce, et froide, et bonne. Il se traîne, il veut toucher les arbres...

Et au pied des arbres, sa main, pleine de terre, touche une chose singulière, un bout d'étoffe, une chose vivante, un être, là, qui soudain s'éveille et crie. Ses deux mains s'abattent et saisissent. Il la tient, il la tient, Boniface, la créature du bon Dieu, contre son corps brisé, la demoiselle perdue, qui tremble de froid, d'espoir et d'épouvante. » (Ch XLII p 238 à 241)

Le chevalier de cette geste haletante est un humble journalier, on pourrait dire un sous-prolétaire. Les morceaux de bravoure sont rares dans les voyageurs où le style parlé, les dialogues incisifs ont le meilleur rôle. Dans ce long extrait, la description de ce sauvetage est époustouflante, très aragonienne... et la religiosité (curieusement) présente. On remarquera également l'emploi répétitif comme une litanie des mots « terre » et « pluie ». Nous sommes dans un combat de l'homme contre l'ange de la nuit et de la mort, une très grande scène digne de Bernanos qu'Aragon affectionnait (Sous le soleil de Satan, Histoire de Mouchette, Journal d'un curé de campagne). Cet épisode est une lutte acharnée contre la mort, la sienne, celle d'autrui ; Boniface est un de ces personnages anecdotiques et très secondaires de la série de romans du Monde réel. Après cet exploit, il disparaît ; après ce moment de gloire il retourne à sa nuit... à sa pauvre existence. On peut imaginer sa future destinée.... Pour avoir sauvé leur fille les Pailleron vont le prendre à leur service. On peut relier ce personnage à d'autres personnages qui n'apparaîtront que brièvement dans les Communistes ou dans l'autre grande épopée de l'œuvre d'Aragon : La Semaine Sainte.

Une vie sauvée, une vie perdue... Au même moment, Madame d'Ambérieux, la mère de Paulette, meurt seule dans l'hôtel du village. Elle ne sera regrettée de personne sauf de son frère qui pleure la fin de leur race. Epinglons cette belle phrase d'Aragon sur la mort : «Quand la mort survient dans un monde sans grandeur, comme une figure d'épouvante en carnaval, le brusque désaccord des gestes quotidiens et de la peur, des mesquineries de la vie et du mystère de la tombe, saisit l'entourage du nouveau cadavre, y donne à chaque mot, à chaque souffle allure de blasphème et de dérision, à chaque insignifiant épisode des longs et absurdes jours par quoi se prolonge une existence dans le marasme des survivants, ce faux caractère de solennité, dont approchent seuls les opéras à leurs minutes extrêmes de l'affectation. » (Ch XLIV p245)Remarquons une nouvelle fois dans ce roman le thème de l'opéra distillé par Aragon.

Après l'épisode de la fugue de Suzanne et celui de la mort de Marie d'Ambérieux, le roman s'emballe, précipitant Mercadier dans une fuite en avant, dans l'individualisme, le nihilisme et la plus grande solitude. La barque de l'amour se brise quand Blanche lui dit : « Je ne t'aime pas ». Mercadier va très vite solder son ancienne vie et larguer les amarres.

Les funérailles seront l'occasion pour Pierre de rencontrer son beau-frère le peintre Blaise d'Ambérieux avec qui il aurait pu avoir une relation cordiale et profonde. « C'est par le détour de la peinture qu'ils arrivèrent à faire connaissance....Il avait le nez court de son préfet de père. Plutôt osseux, le teint rouge. Rien de Paulette.» (ch XLVII p256). (Allusion à Louis Andrieux ?)

Blaise a pour ambition de « peindre des gens » (volonté du réalisme !!!) et déplore la peinture actuelle de son temps (impressionnisme): « Ce qui peu à peu disparaît de la peinture, c'est l'homme..» (Ch XLVII p 257)

« Ils parlèrent longuement du bonheur. C'était pour Pierre comme de mâcher des cendres. Il aimait que ses paroles fussent amères. Blaise le regardait et plissait une narine. Il y avait des points communs entre eux. Hors de la peinture. Car ils détestaient une même chose.» (Ch XLVII p258)

Blaise et Pierre ont des points communs, le premier a quitté sa famille, le second la quittera bientôt. Blaise d'Ambérieux est un idéaliste et un artiste qui a conscience de faire son devoir de citoyen en dénonçant les injustices. Blaise prend parti, Pierre non. Le peintre entrevoit le caractère de Mercadier : « Votre propre ennemi, Mercadier, c'est vous-même. La famille, évidemment la famille. On arrive à s'en débarrasser. Mais ce qui est le chien, c'est cette ombre qui vous suit partout, cette espèce de conscience sociale qui vous mord le cœur quand on massacre des Arméniens, que la troupe tire sur les mineurs, ou que dans une petite ville de province on vous passe à tabac les Juifs sans trop savoir pourquoi... - Oh moi, - dit Pierre, - ce n'est pas cela qui me gêne! ». (Ch XLVII p 260)

Mercadier a décidément l'art de se tirer une balle dans le pied ! Après une telle parole, plus rien ne peut lier les deux hommes. Le cynisme de Mercadier et son indifférence devant les événements contemporains choquent son beau-frère. Avec Blanche et Blaise, Mercadier perd les seules personnes qui pouvaient lui rendre l'estime du genre humain.

Aragon s'il est à l'opposé, politiquement, de Mercadier conserve cependant une certaine sympathie pour son personnage qui souffre de la séparation d'avec Blanche. Dans le court extrait qui suit comment ne pas penser à la rupture d'Aragon d'avec Nancy Cunard et au magnifique et douloureux « Poème à crier dans les ruines ».

« Toutes les ruines, pensait Mercadier. Qu'est-ce qui était ruiné pour lui, sinon de continuer sa vie telle qu'elle était ? Il y a ruine si on regarde derrière soi. Toujours, quoi qu'on fasse. Il y a ruine dans le décor de carton-pâte derrière lequel rien ne se cache, rien. Et auquel il aurait fallu foutre le feu. Ah, que ça flambe !

Il eut tout d'un coup conscience de lui-même dans l'avenir, menant une vie médiocre, une vie dérisoire. Mais seul. Si admirablement seul.... Mercadier se mit à pleurer comme un enfant. « Qu'est-ce que j'ai ? – murmura-t-il. – Qu'est-ce que j'ai ? ». (Ch L p277)

Mercadier par seul à Paris, l'amour pour lui se résume dans la fréquentation des prostituées. Il fait quelques derniers placements hasardeux et flambe ainsi une bonne partie de sa fortune. Notons cette précision d'Aragon sur l'origine des pertes de son personnage : « Combien est-ce que j'ai perdu ce mois-ci ? Voyons, dix mille, et puis cette affaire belge.... Cette affaire belge... Je n'aurais jamais dû : il faut dire qu'il y avait quelque chose de tentant... ». (Ch LVII p310)

Le retour de Mercadier au lycée est difficile : « L'ennui des copies à corriger. L'irritation des fautes, toujours les mêmes. Qu'est-ce que j'ai été prendre un pareil métier ? » (Ch LVII p 310)

Un jour à la sortie de la classe, une femme attend Mercadier, c'est Blanche qui ne peut oublier leur amour... Il la reçoit très mal, grossièrement. Elle s'enfuit horrifiée. Il a pris sa décision il veut 'être libre'.

« Trop tard ! et s'achemina vers la gare..... » (Ch LXI p 334)

Mercadier part seul à Venise avec les 350.000 francs qui lui restent. Il lit à Venise dans les journaux de Paris le scandale de sa disparition en même temps que les nouvelles de l'acquittement du commandant Esterhazy, l'auteur du bordereau de l'affaire Dreyfus.

C'est à Venise que Mercadier va se cacher. C'est aussi à Venise qu'Aragon vivra une des périodes les plus douloureuses de sa vie lors de sa rupture avec Nancy Cunard et sa tentative de suicide en 1928.

Apprécions la chute de cette fin de 1^{ère} partie : « Un crime. Il avait véritablement assassiné sa vie ancienne. Il avait commis un crime. Il était un homme. Il rejoignait les Mercadier de la génération précédente, les cousins aventuriers, ceux de la marine et ceux des galères.

Il avait tué le professeur Mercadier. » (Ch LXI p 336).

Deux mesures pour rien : I. Venise.

Entre les deux parties du roman, Aragon a placé un 'intermezzo' en deux parties qui fait la liaison entre le XIX^{ème} siècle et le XX^{ème} – Deux mesures pour rien -. La 1^{ère} partie est consacrée à Venise, ville de l'amour et des voyages de noces par excellence. Aragon connaît bien cette ville, elle a eu une importance capitale dans sa vie sentimentale, c'est à Venise en effet qu'il a fait une

tentative de suicide à la fin de l'été de 1928 quand sa relation avec Nancy Cunard est partie en vrille. Pour l'auteur, Venise est la ville de l'amour malheureux.

L'arrivée à Venise au début de l'hiver du fugitif Pierre Mercadier est tout sauf un voyage d'amour, la trouvaille d'Aragon c'est de présenter cette fuite à Venise comme une 'lune de miel avec sa solitude': «Dans l'hôtel vide où il avait une chambre immense et basse, Pierre Mercadier au milieu des domestiques chuchotants fait l'épreuve d'une chose étrange et forte comme l'hiver vénitien : sa lune de miel avec sa solitude»... « L'épreuve de la solitude. Toute sa vie, Pierre a cru être seul, et il l'était vraiment. Comme personne au milieu du monde. Sans amis, sans but. A la façon d'un explorateur tombé chez des sauvages dont il ne parle pas le langage. Il n'avait jamais été de la tribu, bien qu'il en copiât fidèlement les rites observés. Avec autour de lui l'agitation incompréhensible d'une société, la foule du lycée, et des professeurs, la foule de la famille. Cet immense désœuvrement de son esprit et de son temps pourtant accaparé par une activité d'études, d'obligations, de rapports mondains, de simulacres intimes. C'était avec tout cela qu'il venait de rompre, avec tout ce faux-semblant d'habitudes. Pour que la rupture fût totale, il avait laissé derrière lui le manuscrit de John Law, qu'il avait un moment songé à emporter. Mais c'eût été un lien avec le passé, un élément de continuité...Maintenant il comprenait pourquoi il avait pris à la gare de Lyon son billet pour l'Italie...le vers de Michel-Ange : *Non veder, non sentir m'è gran ventura*...

Et Venise lui était une grande aventure négative, comme le non-sentir, le non-voir...» (ch I p 339,340 et 341)

L'amour, Mercadier où qu'il se trouve a besoin de s'y plonger physiquement; à Venise Pierre trouvera l'amour dans une très jeune fille pauvre, Francesca. On pourra retrouver dans l'épisode de Venise, avec ses ruelles, ses mauvais garçons, ses cafés enfumés, le climat de vendetta qui y règne, l'atmosphère et un pastiche des proses des auteurs romantiques, par exemple du 'Graziella' de Lamartine. Mercadier au seuil du XXème siècle a 44 ans et observe avec inquiétude les atteintes de l'âge. Le thème du miroir, si présent dans les œuvres de la dernière période d'Aragon, apparaît dans cet épisode vénitien. «Aimer : il n'est plus temps d'aimer, il n'y a plus à craindre de vertige...Ce qu'il faut savoir, c'est si je peux encore être aimé. Il alluma un flambeau et se regarda dans la glace de l'armoire. On ne peut pas savoir. Les bougies font des ombres fantastiques, accusent les rides, dérobent pourtant l'essentiel... Il se regardait avec désespoir, avec l'envie de se voir différent... Trop tard, trop tard. Ah, que n'avait-il fui dix ans plus tôt ? Mais comme il se regardait mieux, il sentit en lui une volonté profonde de se mentir, de croire encore qu'il pouvait plaire, il se rapprocha du miroir, et son image fixée se brouilla, rajeunit... » (CH III p 348) Comme plus tard Aragon dans 'Théâtre Roman', il semble à Mercadier qu'il n'aura jamais l'âge de l'état civil !!

Si, Les Voyageurs ne sont pas au premier regard dans la même veine du réalisme socialiste comme il s'exprimait plus explicitement dans Les Beaux Quartiers, il n'en demeure pas moins vrai que certains épisodes dénoncent les conditions de travail du monde ouvrier, comme par exemple les ouvriers du verre à Murano. « La traversée de la lagune en hiver est peu plaisante, et on fut assez secoué. Pour Murano, c'est un lieu sinistre. Cette île des verriers d'où sortent ces choses soufflées et dorées, ces perles folles, ces fleurs délirantes, ces lustres et ces glaces, ces bougeoirs de sucre candi et ces berlingots de rêve, est à peine une ville autour des fabriques, bien qu'à l'Eglise de San Pietro Martire on conserve depuis la fin du XVème siècle une Madone de Bellini qui est la Vénus chrétienne de cette écume de verre. Rien de plus délabré, de plus misérable, de plus lépreux que Murano. A la pitié des murs s'ajoute la misère humaine, la dégradation du travail, la phtisie universelle, la déchéance des enfants, l'exsangue d'une race épuisée par le soufflage.» (Ch III p350) Aragon joue ici du contraste entre toutes ces choses précieuses créées par des misérables artisans pour des personnes très fortunées.

Un passage lui aussi fameux à la fin de l'épisode vénitien, est la partie de carte où Mercadier joue sa vie avec le frère de la jeune fille qu'il a séduite. Le jeu va devenir l'aliment essentiel de Mercadier pour continuer à vivre. « L'essentiel, c'est d'avoir compris quel principe de fuite de soi-même et d'autrui il y a dans le jeu... dans le jeu... Ce mot tourne comme un verre aux lumières... Ce mot le hante et l'emporte... Il n'a pas le vertige de cette partie ridicule, mais de toutes les autres, de tout le jeu de l'avenir... » (Ch VI p 366)

Mercadier quitte Venise précipitamment sans revoir la jeune Francesca qu'un instant pourtant il voulait soustraire à sa pauvre vie... Le lecteur, grâce aux journaux français que lit Mercadier, peut dater les événements politiques ou mondains : « Il vit dans un journal français que le gouvernement assignait en justice Emile Zola, pour une lettre de celui-ci au Président de la République... Pierre à sa suite rêvait, sans porter d'intérêt aux nouvelles, à celles, par exemple, d'Alger, où fin janvier, avaient éclaté des troubles, toujours à cause de la maladresse des partisans de Dreyfus, et où l'on avait saccagé les boutiques juives. A peine s'il regretta une fois Paris, à cause du grand succès que remportait la nouvelle pièce de M. Rostand, *Cyrano de Bergerac*, où Coquelin était, disait-on, merveilleux... » (Ch VII p 369 et 370) Pour info, *Cyrano de Bergerac* est de 1897, l'année de naissance d'Aragon.

Aragon à la fin de Venise insiste encore sur l'importance de la rupture entre Pierre et Blanche pour la suite de la destinée de Mercadier. « Il est certain que Blanche Pailleron avait joué pour Mercadier un rôle décisif et que son 'Je ne vous aime pas' avait eu plus d'effet sur le professeur d'histoire que l'étude de la vie de Law. »

Aragon assure par un excipit bien tourné la transition entre Venise et l'épisode Monte-Carlo : « Mais c'est à Vérone, devant l'Adige que Mercadier comprit soudain que la loi morale du monde, c'est le jeu. Là-dessus il prit le train pour Milan, où il s'enivra tout un mois de musique, puis se décida enfin ; et un peu avant Pâques, il débarquait à Monte-Carlo avec la grippe, allait s'inscrire au casino, puis rentrait se coucher à l'hôtel dont il ne sortit pas pendant trois jours. » (Ch VII p 373)

Deux mesures pour rien: II. Monte-Carlo

Le début de l'épisode 'Monte-Carlo' est une époustouflante description du monde du jeu qu'Aragon connaît de son expérience des casinos avec Nancy. C'est aussi une critique acerbe du monde de l'argent et des sociétés capitalistes qui vendent de tout depuis les 'couteaux à dessert' jusqu'aux mitrailleuses. On ne peut se priver de citer in-extenso l'extrait qui l'introduit: « Il y eut un brouhaha autour des tables. Déjà onze heures ? Qu'est-ce qui vous fait dire ça ? La vieille dame vient d'arriver. Celle qu'on désignait ainsi pouvait à peine marcher. Soutenue par les deux secrétaires obséquieux qui l'accompagnaient partout, elle s'approchait d'une table où l'on jouait petit jeu et où, tout aussitôt, quelqu'un se leva cédant sa chaise. C'était une grosse femme au visage tout ridé, de si petites rides que d'abord on ne les remarquait pas sous les cheveux teints en noir et haut coiffés. Elle était habillée de noir avec un grand châle de dentelle blanche qu'elle remontait de temps en temps contre d'insensibles courants d'air que n'eussent pas découragés les dentelles. Elle avait le visage long, et le nez en bec de corbin, les yeux sombres. Elle était Irlandaise, et déformée par la souffrance.

Onze heures exactement. Elle faisait son entrée, la vieille dame, avec une régularité de train. On la réveillait, paraît-il, vers dix heures et demie pour venir au casino. Elle dormait toujours jusque-là. Elle n'avait qu'à traverser de l'hôtel aux salles de jeu. C'était la propriétaire des plus grandes aciéries de Sheffield. Elle gagnait sur les ciseaux à ongles, les aiguilles à tricoter, les couteaux à dessert, et les mitrailleuses, dans le monde entier. Une des fortunes les plus colossales de la terre. Une famille pleine d'histoires tragiques. Des rivalités. Des jeunes filles mortes dans des accidents affreux. Un fils noyé dans la Tamise. Mais la machine à faire l'argent tournait, énorme, et comme

échappée aux hommes. La fortune croissait portant l'arche de Noé dramatique où se déchiraient ses maîtres sur des monts Ararat de solitude. Tant que tout périssait autour d'elle, la vieille femme qui s'était ridée à chaque malheur se trouvait au bout de son âge, avec, entre ses mains résumée, la toute-puissance de la maison, la monstrueuse richesse dont elle ne savait que faire, une fois atteint le paroxysme de confort sans lequel elle serait tout simplement morte, une fois assurés les soins dispendieux qui nécessitaient autour d'elle, où les siens n'étaient plus, une ruche de médecins, d'infirmières, de masseurs, de spécialistes qu'elle haïssait, comme une enfant traquée au pouvoir de génies subalternes qui lui tirent les cheveux, lui pincent les jambes, lui font passer sur les joues les étincelles bizarres de tubes magiques. Et, à onze heures exactement, chaque soir, soutenue par les deux secrétaires en habit qui avaient l'air d'attendre son héritage à chaque pas, elle apparaissait à Monte-Carlo, à Biarritz ou à Dieppe, suivant la saison, dans un bruit d'électricité parmi les robes de soie, les messieurs qui se reculaient; comme si on avait froissé à travers la salle aux oreilles de tout le monde des billets de banque invisibles.

La vieille dame s'était, comme tous les jours, assise à une petite banque. Et faisait signe au croupier de la main, banco sur banco, grossissant la banque jusqu'à la faire sauter. Les petits pontes essayaient de glisser derrière elle l'habituelle aumône, les cent sous fiévreusement quémandés. Le banquier balançait de passer la main ou de tenir encore un coup. Banco. Perdu. Le sabot passe à la vieille dame qui a jeté sur la table une liasse de billets serrés avec une petite ficelle noire. Changeur ! Le changeur se précipite. Les plaques tombent, l'argent disparaît. Des autres tables, de nouveaux pontes viennent. La partie va commencer. » (Monte-Carlo ch I p 11 et 12)

On peut le constater la solitude de la vieille dame, terme répété à de nombreuses reprises, n'a rien à envier à celle de Mercadier. Le fait que le monde capitaliste soit représenté par une vieille dame impotente, sans avenir, sans famille et qui souffre d'une addiction au jeu n'est pas sans malice de la part d'Aragon. Aragon nous montre et laisse entrevoir un monde à bout de souffle et condamné par l'Histoire. Mercadier va fort bien s'intégrer dans ce milieu mondain et très international. Aragon nous livre de belles descriptions de ces milieux interlopes. «L'idée de Hugh Travelyan de donner une soirée dans ce restaurant n'était pas un succès. Il avait invité un tas de gens, et Mme de Pontarlier avait une robe rouge décolletée avec des choux de tulle noir aux épaules ; et Vidal Bey gardait son fez sur la tête, et c'est très singulier le fez avec l'habit ; et il y avait un grand d'Espagne qui buvait de l'eau de Vittel et caressait la nuque d'une petite femme blonde en bleu, qui était la femme du directeur du Casino, et des jeunes gens très singuliers, un écrivain de Paris, qui pour l'instant habitait Marseille, un certain Jean Lorrain, bien mauvais genre ; la peur de la guerre avait assailli tout ce monde là, et cette actrice qui avait dit sans trop se faire prier un poème de Baudelaire au dessert (*J'ai longtemps habité sous de vastes portiques*), devant la fenêtre ouverte et le soleil couchant dans les mimosas sur la mer. C'était une femme forte et canaille, avec des cheveux lourds, noirs, dans une espèce de péplum d'argent à la Sarah, et des bras épais et riches. Les alexandrins faisaient monter ses seins, comme des bêtes marines. Elle portait des iris gris dans ses cheveux. (Ch III p 21) La dernière phrase est aussi un alexandrin !

A cette soirée, Pierre rencontre une autre femme, Reine Brécy, belle, intelligente, solitaire comme lui et la maîtresse d'un diplomate allemand, un espion. Pierre est surpris lui-même de cette connivence qui naît entre eux. Reine est un type de femme que l'on rencontre souvent dans les romans d'Aragon : aventurières, libérées mais gardant une profonde attache à l'homme et à l'argent. A des degrés divers on citera la Catherine des Cloches de Bâle et Carlotta des Beaux Quartiers.

«Il n'avait de sa vie songé qu'un homme peut être lié d'amitié à une femme...Il se dit de Reine qu'elle était intelligente. S'il avait connu plus tôt une femme intelligente, s'il n'avait pas été lié à une sottise... » (Ch IV p 29)

Mercadier se livre à Reine comme il ne s'est jamais livré à personne même pas à Meyer. « Il parla de ce Law dont il n'avait rien montré à personne, la préface exceptée qu'il avait lue à Meyer...Il

eut quelque gêne d'abord, puis il se mit à parler. Il se mit longuement à parler de Blanche. Il se mit longuement à parler de Blanche à Reine. Pour lui parler de Reine.» (Ch IV p 31 et 31)

Une véritable complicité s'installe entre eux : « Au reste, ils avaient quelque chose à cacher, quelque chose de bien plus fragile, de bien moins fait pour les regards d'autrui qu'une liaison amoureuse : leur amitié. C'était là leur secret. » (Ch V p 33)

Mais cette amitié n'est pas sans jalousie de la part de Mercadier. On ne peut que mettre cette jalousie en parallèle avec celle éprouvée par Aragon lorsque Nancy Cunard se dispersait dans d'interminables conversations avec 'des imbéciles'. C'est dans ces termes qu'Aragon parlera de sa relation avec Nancy dans les entretiens télévisés de 1979 avec Jean Ristat.

On constate – dix ans après leur rupture - quand il écrit les Voyageurs en 1938, qu'Aragon se permet une évocation de la femme qui va le hanter toute sa vie, celle qu'il a tant aimée mais qui l'a fait aussi le plus souffrir. Cette phrase est explicite et similaire à ce qu'Aragon, avec beaucoup d'agacement, laissa montrer en 1978/1979. « Certaines nuits, elle exagérait, elle se complaisait vraiment dans la conversation d'êtres falots, auxquels Mercadier ne comprenait pas qu'on pût adresser la parole. » (ch V p33)

L'épisode de Reine a lieu à l'aube de 1900 dans le Paris en chantier pour la nouvelle exposition universelle. C'est encore l'occasion pour Mercadier - et il ne représente pas l'opinion d'Aragon – de lancer une pique à la beauté moderne de la Tour Eiffel : « Cela promet, mais on n'ira jamais plus loin dans la hideur qu'avec la Tour Eiffel, peut-être !...A cette gigantesque excroissance à pieds d'éléphant et à tête d'épingle, à cette girafe de fer, dont, pour une fois, on peut être assuré que jamais, jamais quelqu'un ne trouvera ça beau, fût-ce dans cent ans ! » (Ch VI p 39) Jugement assez piquant il est vrai et dont on peut aujourd'hui 'a contrario' vérifier la pertinence!

Aragon à la fin du chapitre règle son compte politiquement avec son personnage : « Pierre en oublia ce qu'il allait dire des ouvriers, de la menace croissante des ouvriers contre la véritable liberté, avec leurs syndicats, leurs grèves, leurs prétentions toujours nouvelles. Reine riait : «Une serviette, vite, une serviette ! J'ai du savon dans les yeux !» L'odeur du savon le grisait.» (ch VI p 40) Opposition irréconciliable entre le sens de l'histoire qui sous-tend le cycle et la position libertaire de droite de Mercadier. Toutefois, Aragon sait mettre la touche humoristique à la fin de ce chapitre qui sent bon le savon mais aussi les romans et les pièces théâtrales d'Henry Bataille. Il y a incontestablement le sucré des romans pour femmes de chambre dans maints épisodes des Voyageurs...

L'amitié entre Reine et Pierre ne va pas sans une certaine jalousie de sa part : « Pierre souffrait pourtant de savoir qu'elle était à un autre, et pas à lui. Est-ce là aimer. Il avait eu ce même pincement au cœur, quand il avait pensé de Francesca qu'elle le roulait avec son frère. Les femmes, ce n'était plus pour lui que la pierre de touche de sa jeunesse enfuie. » (Ch VIII p 46)

Pierre se rend compte qu'il n'y a pas de place pour lui dans l'existence compliquée de Reine qui vit avec un espion allemand, le baron von Goetz. « Il faisait très doux, presque frais. On entendait à peine la mer. Les terrasses de Monte-Carlo ont un charme inexplicable, une griserie faite de tout ce qu'elles ont charrié de désespoir. Pierre descendit dans les jardins. Un homme passa près de lui, un fantôme. Ils s'écartèrent tous deux comme si chacun eût craint le contact électrique de l'autre. Les lumières du casino dansaient. Pierre descendit des marches, s'enfonça dans l'ombre, s'appuya contre un mur et se mit à rêver.

L'atroce encore une fois n'était pas ce mot qu'il formait comme une chimère romantique dans sa tête : l'espionne...l'atroce était de s'être fait une Reine si différente, une femme tout autre, et maintenant de la sentir s'enfuir en fumée. »

Le charme de l'amour est définitivement rompu quand Pierre surprend une conversation de Reine et d'un jeune homme qui n'est autre que le fils von Goetz.

La fin de l'intermezzo 'Monte-Carlo' est bouleversant car Pierre y sombre un peu plus. Cela nous offre une fin et un 'excipit' tragiques de 'Deux mesures pour rien'.

« Un homme s'était enfui vers la mer. Un homme qui ne pensait plus rien tant il avait l'envie de crier. Un homme dominé par une souffrance où se mêlaient la tragédie de l'âge et le naufrage d'un rêve. Un homme en proie à la fureur sans objet de ceux qui ont cru près de deux mois à l'intangibilité d'une femme pour la découvrir soudain au bras du premier jouvenceau. Un homme à qui toute sa vie remontait à la gorge, et dont les escarpins vernis étaient un peu trop étroits pour marcher longtemps comme ça dans les ténèbres. Un homme grinçant et sombre, plein de ronces et de moqueries amères, avec des phrases qui partaient pour n'aboutir nulle part, des lambeaux de pensée qui se déchiraient encore à des souvenirs, des sanglots dans la tête, et des rages dans les poings, un homme pitoyable comme la tempête...

Mais la nuit était très douce, décidément.

C'est ainsi qu'à l'heure où Reine Brécy, à son hôtel, attendait Pierre Mercadier, celui-ci arrivait à Brindisi d'où le vapeur *Savoia* allait partir pour l'Égypte. » (Ch VIII p 51 et 51)

Une fois de plus Mercadier s'enfuit abandonnant une femme qui peut-être allait se laisser fléchir. C'est de cette absence de faculté au bonheur et d'abandon à l'amour qu'Aragon témoigne envers son personnage d'une immense compassion. Mercadier 'son semblable, son frère' ? Certes, Aragon depuis 10 ans connaît un amour durable pour Elsa Triolet ainsi qu'un idéal politique. Il les portera tous deux jusqu'au bout de sa vie. Mais comment ne pas y voir comme une prémonition des déchirements présents et à venir : 'Un homme dominé par une souffrance où se mêlaient la tragédie de l'âge et le naufrage d'un rêve' et cette superbe image 'Un homme à qui toute sa vie remontait à la gorge, et dont les escarpins vernis étaient un peu trop étroits pour marcher longtemps dans les ténèbres'. La tragédie de l'âge, Aragon essaiera de la repousser le plus longtemps possible par un courage certain dans la tragédie de 1940 et des années de la résistance mais aussi par un travail titanesque d'écrivain et de militant jusqu'au seuil des années 1980. Il vécut sa vieillesse avec un stoïcisme délirant. Mais le rêve ? Le naufrage de son rêve ? Il en parlera souvent, à qui sait lire, dans ses nombreux ouvrages postérieurs aux Voyageurs. Après le train, le bateau.... Qu'importe le moyen de locomotion dans la marche à l'abîme de Pierre Mercadier.

Deuxième Partie. – Vingtième siècle

Cette deuxième partie prend pied à l'aube de l'année 1900. Aragon nous donne dans ce 1^{er} chapitre une description de l'état d'esprit politique de la France de l'époque, 30 ans après la défaite de 1870. Prémonition de ce qui va suivre dans les mois à venir... ?

« La France sortait d'un cauchemar prolongé. Les hommes nés pendant la guerre allaient avoir trente ans. Ainsi l'on atteignait graduellement à l'oubli de l'invasion. Le souvenir des luttes intestines demeurait plus vivace parce qu'à la Commune avaient succédé les bannissements, les ostracismes, parce que de la Commune était née une grande peur qui ne faiblissait pas au cœur de ceux qui l'avaient tuée. Peut-être qu'à la veille de 1900, rien ne fut plus étrange, en raison de cela même, que ce ministère qui réunit le socialiste Alexandre Millerand et le bourreau des Fédérés, le général Gallifet. » (Ch I p 56) Aragon affirme ici une position encore vivace du PCF à l'époque (et dans ce cas tout à fait historique) de la collusion du courant socialiste avec la droite militariste. « La République, bon : mais pas la Sociale. Il y a des choses qui unissent ceux qu'on croit désunis... » « Les socialistes, d'ailleurs, étaient séparés par mille détails doctrinaires, ils n'arrivaient pas à s'entendre, ils formaient une poussière de partis. La participation de Millerand au pouvoir avait encore accru la discorde. » (Ch I p 57)

Aragon en revenant sur les pas de l'Histoire sous-entend qu'aujourd'hui, en 1939 et a contrario, le PCF est uni au service de la France et de la Classe Ouvrière.

Mercadier disparu, reste Meyer, le gentil idéaliste. C'est le choix supposé d'Aragon comme héros de ce roman, car en cette fin de chapitre premier, l'auteur intervient. « Un personnage, à le voir du dehors, effacé, banal. Facilement remplacé. Mais si nous avons vu le Meyer intérieur...C'était un homme de rêves. Les hommes de cette espèce ne sont pas des sujets interchangeables. Il y en a plus qu'on ne croit dans la rue et les maisons. Leur histoire est cette part de l'histoire qui ne sera jamais écrite. Par définition. Et, d'une certaine façon, je ne sais qui est le héros de ce roman : Mercadier ou Meyer, il faut dire Pierre ou Georges...Pour ma part, et à cet instant au moins, je pencherais pour Georges. » (Ch I p 58) Allusion à ce que dans le Parti on s'appelle par son prénom?

Curieux personnage que ce Georges Meyer. Humble et bon, très effacé mais fier de son appartenance à la Nation française. Curieusement, il a un rapport ambigu avec sa judéité. «Il se rachèterait d'être Juif. On oublierait qu'il l'était...Il portait avec lui la malédiction d'Israël, et la crainte de la mériter» (Ch II p60 et 61) Aragon ne doit certainement pas apprécier cette propension au martyre. Meyer épouse une parente, Sarah Rosenheim. Ils auront 3 enfants en 1902,1904 et 1906. Le fils aîné s'appellera Pierre. Mercadier devient ainsi le héros énigmatique de cette famille et surtout de Sarah Meyer. « Ainsi, de toute son âme, elle s'était mise à aimer ce Pierre Mercadier, ce personnage romanesque et protecteur qui avait été si bon pour Georges, à l'époque des grandes persécutions. Le salon jaune où tous les soirs le piano accueillait Georges dans la maison du professeur d'histoire était devenu pour Sarah la scène familière d'un drame qu'elle se représentait avec de grands élans de cœur. Et elle imaginait cet être supérieur, ce M. Mercadier avec toute la nostalgie de son histoire, sa femme méchante et stupide, ses grands rêves, le livre merveilleux qu'il n'avait jamais achevé, et enfin le mystère : ce départ soudain, et le silence, le chapeau resté à la patère de l'entrée... » (Ch II p 65) Autour de Meyer se forme un cercle à la gloire de Mercadier et par quelques passages comme celui-ci, Aragon nous montre son humour caustique : « Rien n'était à la mode comme le silence chez les bavards, la pauvreté chez les riches, le mystère chez les marchands. Le terrain avait été préparé par les *Vies Imaginaires* de Marcel Schwob, par Walter Pater, par Jarry, par Rémy de Gourmont. Oscar Wilde était en prison. Gauguin à Tahiti, Verlaine mort à l'hôpital. Pierre Mercadier surgissait à point.

D'abord pour le servir, il y avait le prétexte littéraire : cette *Vie de John Law* que personne n'avait lue, mais qui était la référence suffisante du rêve...On avait aussi grâce à Georges Meyer, une lettre que celui-ci avait reçue d'Egypte à l'époque de l'exposition. Pierre Mercadier, à un moment de dépression sans doute, avait écrit à cet ami de son autre vie. Une lettre merveilleusement banale, courte, sèche. Pas une allusion aux grandes idées qu'incarnait Mercadier aujourd'hui pour tous ceux qui connaissaient son nom. Pas un mot de John Law. Pas l'ombre de littérature, disaient avec satisfaction les littérateurs. Pierre parlait de la température, une allusion aux maisons de jeu du Caire, et une phrase qu'on répéta bientôt avec un certain air de complicité : « Les gens, mon cher Mey, sont les mêmes partout, une perpétuelle raison de fuir... » (Ch III p 67). Meyer met sur pied une école privée avec la dot de sa femme. A la fin de ce 3^{ème} chapitre –le temps s'est accéléré– nous passons à l'année 1910 quand Meyer à la surprise de rencontrer Mercadier sur un banc du Parc Monceau, misérable.

Mercadier s'il a disparu un peu plus de 10 ans n'aura été absent du roman que trois petits chapitres à peine.

Mercadier reprend du service dans l'école de son ami Meyer. Il ne cherche pas à rencontrer sa famille. « Je n'ai pas l'âme d'un grand-père. Je ne suis pas un type dans le genre de Victor Hugo. » (Ch IV p 79).

Les relations de Mercadier avec les Meyer se détériorent rapidement. « La conversation de Sarah si insupportablement bonne, qui s'émouvait de tout ce qu'on apprenait dans les journaux que n'avait

pas lus Pierre Mercadier....Au début de 1911, le moment vint où Mercadier sentit qu'il n'allait plus pouvoir supporter tout cela....Dans le fond de son cœur, lui non plus n'aimait pas les Meyer. Est-ce qu'on peut aimer les gens qui ont de l'argent et de qui l'on dépend, quand on est vieux et pauvre ? » (Ch V p 81 et 82). La fréquentation des élèves l'insupporte également. «Jamais il ne prit intérêt dans l'un de ces problèmes humains que pose un visage d'élève. Il trichait avec sa classe comme un contribuable avec le fisc. L'essentiel est de n'être pas pris.» (Ch V p 83)

Dans quelques chapitres de la première et de la deuxième partie le milieu scolaire est décrit féroceement par Aragon, sans doute les souvenirs scolaires du lycée Saint Pierre à Neuilly.

Aragon alterne l'intrigue romanesque avec les faits historiques et politiques de l'époque, comme en cette fin de chapitre V:«C'est alors que le croiseur Panther vint s'emboîser à Agadir, et que la terreur de la guerre saisit le monde à la gorge, et que les ministères pris de panique ruisselèrent d'hommes affolés, tandis que là-bas, en Allemagne, les gens nettoyaient leurs fusils, les tailleurs passaient les nuits à coudre des uniformes, et s'élevait sur le monde l'ombre manchote au grand manteau gris de l'empereur empanaché de blanc avec ses moustaches cirées. Le Maroc. On n'avait jamais tant parlé du Maroc. Est-ce qu'on allait mourir pour le Maroc ? Sarah folle de peur parlait la nuit, on l'entendait pleurer. Les siens partagés entre l'Allemagne et la France. Etait-ce possible ? Il faisait chaud, et les trains bondés ramenaient sur Paris les hommes d'affaires et les familles aisées. C'était le temps de l'épouvante.» (Ch V p 86)

Les événements du Maroc, prélude à la guerre de 1914, ont sans doute fort touché le jeune Aragon. Cependant on saisit parfaitement le parallèle entre ces événements internationaux et la situation européenne actuelle, à savoir les accords de Munich, le sort de la Pologne (ne pas mourir pour Dantzig). Aragon fustige le militarisme allemand qui contraste avec le retard suggéré de l'armée française. Aux moustaches cirées de Guillaume II on peut mettre en regard celle également funeste d'Adolphe Hitler.

On retrouve également quelques éléments que l'on trouvait déjà dans les Cloches de Bâle : la loi des trois ans et la bande à Bonot. « La bande à Bonnot devint l'obsession majeure à l'école. Elle fit oublier la guerre. On ne peut avoir peur de deux choses à la fois. » (Ch VI p 91).

Pierre Mercadier fréquente un claque de 3^{ème} ordre dans un quartier éloigné du lycée, Les Hirondelles, tenu par la tenancière Dora Tavernier. « Elle n'était plus très ragoûtante, Dora, avec sa poitrine toute desséchée près du corps, mais les seins encore gros et aplatis, et ce ventre bizarre, sans rien dire des fesses. Une vieille peau, quoi. Remarquez que Tavernier ne se privait pas de courir. Hors du boxon, bien entendu, on doit se tenir. Et puis il n'était pas forcé d'être poli avec la patronne, parce que sans ça... Mais il avait cette obligation, toutes les nuits, sur le coup de deux heures du matin, de rentrer se pieuter avec cette bique mal défardée, presque chauve, les frissettes posées sur la liseuse, et ses dents dans un verre à bord rouge dégradé. Quoi, on gagne sa vie comme on peut. Il n'était plus d'âge à faire travailler des jeunesses. Assez fort encore pour flanquer une tripotée aux clients de mauvais poil. » (Ch IX p 101 et 102) Nous ne sommes pas loin d'une littérature naturaliste !! Aragon décrit dans de nombreuses pages la vie du Paris populaire d'avant la 1^{ère} guerre.

Le personnage de Dora prendra au fil des pages et dans la vie de Mercadier une présence de plus en plus prégnante au point d'en devenir tout à fait tentaculaire chez ce grand individualiste.

Dora a acheté il y a quelques années un pavillon en banlieue. C'est là qu'elle vient rêver chaque semaine et qu'elle veut y amener Pierre Mercadier.

« Dora rêve. Tout converge vers une lumière, dans les coteaux, où c'est enfin la campagne et non plus ce parc majestueux qui prolonge la capitale. Le brouillard d'or vers lequel elle a orienté toute sa misérable et sale vie, sa jeunesse trahie et maculée, le temps de sa force asservie à la passion payante des hommes, ses veilles de patronne inquiète sur des livres trop lents pour un avenir trop prochain. Ici s'ouvre le pays des contes. Tout ce pour quoi Mme Tavernier a vécu, s'est survécue. Elle passe en triomphatrice le long de la Promenade du Bord de l'Eau, du pont de Puteaux au pont de Suresnes, au milieu des cris d'enfants joueurs, du bondissement des ballons dans l'herbe, tandis que tournoient au loin les joueurs de polo. Elle franchit la Seine au-dessus des bateaux-mouches et des chalands avec des sentiments d'impératrice et regarde avec douceur le Pavillon Bleu où elle est venue en landau sous Félix Faure. Traversant Suresnes et Saint-Cloud, elle sent autour d'elle la présence du menu peuple et elle éprouve l'orgueil de son rang et sa supériorité de propriétaire. Mais avec un bonheur qui la rend bonne. Une indulgence apaisée, qui fait qu'elle donnerait facilement des pourboires. Le tramway monte une côte assez rapide. Des gingettes bordent la route aux grands arbres. A nouveau, la campagne, les villas de pierre meulière. En haut de la montée, des grilles : l'hippodrome de Saint-Cloud....

Le champ de courses est pour elle le signal d'une démanaison. Elle ramasse ses affaires, son boa de plumes, son sac, son en-cas. Ne tient plus en place. Se lève. S'approche de la porte de la plate-forme, puis se rassied sur le bord de la banquette. Il y a pourtant pour cinq bonnes minutes avant d'arriver à la Porte Jaune. On glisse au dessus du parc de Saint-Cloud, épais et profond comme un songe, avec ses ramures bleues, ses charmilles négligées, ses ronds-points. Des affiches déshonorent les maisons de la route, des cabanes dans les champs cultivés. Puis le lotissement reprend. Des murs. Des bicoques. Du linge séchant au vent sur une corde dans une allée d'arbrisseaux. De petites villas bègues, bancroches et borgnes. Des champs. Des murs. Une sorte de ferme d'Ile-de-France comme un vestige du passé. Des affiches. De la poussière. De la poussière. Dora se lève. Se rassied. Le tramway s'est peu à peu vidé. La voilà presque seule avec le contrôleur et ses rêves. Le contrôleur traverse de bout en bout la voiture pour changer en l'air la pancarte indiquant la direction. En remorque, le tramway traîne une baladeuse qui a l'air de la queue d'un cerf-volant, s'envoyant à droite, à gauche. Dora bout littéralement, son en-cas tombe par terre, son boa pend, ses idées dansent à la façon de la baladeuse. Si elle a oublié la clef ? Elle fouille son sac pour le vérifier. La Porte Jaune ! Tout le monde descend. » (Ch XIII p 122 et 123)

Nous parcourons et traversons au rythme heurté du tramway et de la phrase aragonienne, une banlieue parisienne d'avant la guerre de 1914 qu'Aragon a sans doute parcouru enfant ou adolescent. Cette banlieue qui a sans doute beaucoup changé...déjà en 1938-1939.... Les pauvres rêves et les souvenirs de Dora accompagnent cette promenade cahotante. Ces rêves de petite propriétaire, ce triste pavillon qu'elle voulait pour elle seule, Dora voudrait les partager avec Mercadier. C'est un des moments les plus vrais et des plus poignants du Monde réel que ce regard sur elle-même d'une Dora vieillissante et qui se rend compte d'une chose, comme Mercadier dans l'épisode de Venise : trop tard !! Les Voyageurs est le roman du monde réel où l'atteinte de l'âge sur l'homme et la femme est le plus exprimé. La guerre qui arrive sera l'occasion pour Aragon de vérifier qu'il peut encore faire ce métier, comme il l'exprime dans une lettre à Jean Paulhan. (voir correspondance)

« Elle avait retrouvé avec lui toute la pureté de son cœur. L'âge aidant, elle se passait même de penser qu'elle pouvait l'embrasser, qu'il portait des bretelles. Elle l'idéalisait à peine, l'emportant dans les couloirs sous ses paupières....

Elle se vit dans une glace, toute jaune et ridée, avec ses faux cheveux et des fanons pendant dans le velours brun autour de son cou, et elle pleura.» (Ch XIV p 127)

On retrouve encore dans ce dernier extrait toute la symbolique des miroirs. Le thème de la vieillesse est abordé dans la conversation des deux complices, Dora et Pierre : « Elle n'entendait

plus rien des paroles de M. Pierre, bien qu'elle l'écoutât avec ferveur. Ainsi vont les meilleures conversations du monde : chacun parle et rêve pour soi, on ne s'accroche que par le hasard d'un verbe, d'une image, et on en garde l'impression bouleversante de l'échange des idées. Il disait : « Une vitesse effrayante. La vie a passé sans qu'on s'en aperçoive. Pourtant cela a pris un long demi-siècle... Et puis tout d'un coup, le temps s'est mis en travers dans votre gorge... Il ne passe plus, positivement, il ne passe plus... J'ai cinquante-six ans, madame Tavernier et ces six dernières années ont été plus longues, plus pesantes que tout le reste. C'est drôle. Dans dix ans, nous serons morts, vous et moi, n'est-ce-pas ? C'est drôle. Tout d'abord c'est très long et ça paraît diablement court, ensuite c'est très court, et ça paraît d'une longueur... »

Il ricana doucement. Il aimait les défaillances mentales. L'attendu de cette petite phrase le reconfortait, lui faisait sentir sa supériorité. Tout d'un coup Dora dit quelque chose de très inattendu, et il eut cette sensation bizarre qu'elle comprenait chaque mot qu'il disait, lui. Elle avait étendu ses bras sur la table de marbre dans l'estaminet, dans ce geste qui lui était familier, elle tourna vers lui ses yeux un peu rougis par l'émotion, ses yeux qui avaient pu être beaux.

« Notre vieillesse, monsieur Pierre, ce n'est rien. Le terrible, c'est la vieillesse des autres... »

Il crut à je ne sais quelle philosophie qui l'étonna. Il pensa l'avoir mal jugée. On parle dans le vide devant une idiote, et puis tout d'un coup on s'aperçoit que c'est une femme qui réfléchit, qui pense. Méprise de vieillard, car il avait la tête si loin de l'amour, qu'il ne pouvait le reconnaître dans cette pauvre phrase suspendue, non point sur des subtilités qu'il prêtait à son interlocutrice, mais sur cette passion dévorante en elle, et dont il était l'objet. Le terrible, dans cette phrase, était bien ce sublime oubli de soi, l'amour qui la possédait. Elle qui se ravageait d'être vieille à cause de lui, comme sa propre vieillesse lui paraissait facile à porter, naturelle, légitime à cet instant, et comme elle eût donné le restant de sa vie pour faire revenir sous la peau de cet homme un peu de l'éclat d'une jeunesse qui l'eût plus encore séparé d'elle... » (Ch XVII p 136 et 137)

Cet extrait est une des plus fines analyses sur le malheur d'aimer entre deux personnes qui ne sont plus jeunes. Le regard sur soi, le regard sur l'autre... Ce chapitre sur la passion tue de Dora pour Pierre est au cœur de cette deuxième partie du roman et laisse déjà entrevoir la fin monstrueuse de cet amour et de Pierre Mercadier.

La famille Meyer essaie en vain de persuader Pierre de renouer avec sa famille. Son fils Pascal tient en 1912 une pension de famille dénommée 'Etoile-Famille', il est veuf d'Yvonne, morte trois ans après la naissance de son fils Jeannot. La pension 'Etoile-Famille' du roman fait évidemment penser à la pension 'Stella' tenue par Marguerite Toucas de 1899 à 1904 avenue Carnot. Une plaque commémorative est apposée à l'entrée de cet hôtel qui n'a pas changé de nom. La dernière partie du roman va faire revivre cette ambiance avec les souvenirs d'Aragon sur cette période de son enfance. On se souvient du vers d'Aragon dans le Roman-inachevé : 'J'aimais déjà les belles étrangères quand j'étais un petit enfant'. Aragon va alterner dans cette fin de roman des chapitres concernant la vie des pensionnaires étrangères de l'établissement avec ceux relatifs à l'emprise progressive de Madame Tavernier sur Pierre Mercadier. On pourrait consacrer dans toute la série du Monde réel une étude sur les personnages liés à l'espionnage, aux rôles de policiers, indicateurs etc. Ce sera une constante chez Aragon que la phobie de l'espionnage. Les Voyageurs ne manquent pas de ces personnages troubles liés aux renseignements généraux, à l'espionnage industriel et militaire. Les 'belles étrangères' de la pension de famille sont surveillées car fréquentant des personnages douteux.

Pascal Mercadier, comme autrefois Marguerite, la mère d'Aragon, tient cette pension en faisant vivre sa mère et chassant toute dépense superflue car on ne roule pas sur l'or à l'Etoile-Famille.

Pascal n'est plus l'adolescent de la première partie du roman avant la fuite de son père. Voici le portrait qu'en donne Aragon :

«Rien ne rappelle plus en cet homme jeune et pâle aux vêtements recherchés l'enfant de jadis qui courait en haut de la montagne pour y voir « l'autre côté des choses », si ce n'est ce feu dans ses yeux foncés, et une certaine passion dans la voix, quand il parle de détails sans importance. Le chemin de l'un à l'autre, comment le retrouver ? La vie est un voyageur qui laisse traîner son manteau derrière lui pour effacer ses traces. Plus une goutte de sang, plus une cellule de la chair du petit Pascal ne subsiste en ce Pascal d'aujourd'hui, dont l'index gauche porte une légère trace de tabac.... Il apprit âprement, à l'âge où la voix mue, qu'on n'a le droit de dire ce qu'on pense qu'autant qu'on en a les moyens. Il apprit à se taire et à haïr en silence. Il apprit à rougir des siens. Il apprit à ne rien croire de ce qu'on disait du bien et du mal, et sans en rien laisser voir » (Ch XXIII p 175 et 177) Qu'il ressemble étrangement au jeune Louis ce Pascal Mercadier ! Jusque dans ses lectures : «Tout Erckman-Chatrion y passa, et certains Alphonse Daudet, Shakespeare expurgé, le capitaine Danrit, les livraisons d'Hugo lues en cachette...et Flaubert, enfin, Flaubert prêté par un externe, qui était la revanche, l'alcool béni, dans ce monde dominé par un crucifix où les gosses faisaient des saletés dans les coins et s'en tiraient à confesse.» (Ch XXIII p 177) On a souvent accusé faussement Aragon de ne pas aimer Flaubert. L'œuvre de Flaubert, surtout Salammbô et L'Education sentimentale, sera abondamment présente et commentée dans deux des derniers romans d'Aragon que sont La Mise à mort et Blanche ou l'Oubli.

La situation matérielle de Pascal Mercadier, jeune homme de 26 ans, est semblable à la situation qu'a connue la mère d'Aragon, seule à organiser une maison, avec mère et enfant à charge.

« Il n'y eut plus jamais de vacances, de paradis au bout de l'an, de montagne mystérieuse et pleine de framboises, il n'y eut plus de panoramas où rêver sur le destin devant les chapeaux de Napoléon posés entre les glaciers et le soleil ; il n'y eut plus que Paris terne et misérable, et le petit appartement de deux pièces, une entrée et une cuisine, dans le bout de l'avenue du Maine où Maman et Jeanne se partageaient la chambre tandis qu'il y avait un lit pliant pour Pascal dans le salon, où l'on mangeait aussi, surtout des conserves, devant le piano drapé dans une étoffe à fleurs, qui montrait qu'on n'avait pas renoncé à toute dignité et qu'on était encore des gens bien. Tout cela grâce aux quatre sous de l'oncle qui filaient à grande allure.» (Ch XXIII p 179)

Aragon distille ici et là dans son texte quelques allusions perfides à sa famille. Paulette est un piloris à charge de la grand'mère d'Aragon. «Jamais Paulette n'avait imaginé qu'elle aurait pu gagner la vie des siens....Elle ne savait rien faire, et elle en tirait gloire. Une vraie femme est un objet parfaitement inutile. Ces femmes qui travaillent ne sont plus des femmes.» (Ch XXIV p 183)

Aragon fait un parallèle jusqu'à la fin du roman entre Pascal Mercadier et son père. Pierre qui rencontre secrètement son petit-fils au Bois chaque semaine.

«Et Pascal, amer et tourmenté, regardait Jeannot comme l'image même de l'infidélité terrible, qui était en lui, qu'il ne pouvait vaincre et qui, maintenant qu'on l'avait portée au Père-Lachaise, Yvonne, lui remontait avec des sanglots tandis qu'il se remettait à regarder les femmes » (Ch XXV p 196)

« Dora aime en M. Pierre la fatigue des traits, la noblesse de l'usure : et les mots qu'il dit de l'enfant, il lui semble qu'ils décrivent exactement ce qu'elle ressent pour cet homme âgé et flétri. » (Ch XXVI p 198)

Aragon fait réapparaître Reine, devenue l'épouse de von Goetz. L'auteur la fait devenir la confidente de Pascal et bientôt sa maîtresse... Les derniers chapitres du roman vont croiser les destins des personnages : de Pierre, de Pascal, de Reine, de Jeannot à qui Aragon va donner une image de sa propre enfance.

Ces personnages se rapprochent mais ne se reconnaissent pas, comme 'Les Voyageurs de l'Impériale' du titre, ils s'éloigneront les uns des autres pour poursuivre leur destinée.

Entre Reine et Pascal il y a Pierre, leur relation s'alimente grâce au souvenir du père indigne qui a abandonné sa famille et au regret pour Reine d'avoir laissé partir cet amour qui aurait pu changer sa vie.

« Ma vie est la négation de la sienne. Je n'ai jamais discuté de certaines choses. Les miens, faire vivre les miens... Ma mère, la pauvre femme, je ne crois pas que je l'aime et c'est une simple emmerdeuse, si tu veux savoir... L'homme veut s'en aller, être libre, c'est bien naturel... Je n'y pense pas. A cause de mon père. Je sais que c'est à cause de mon père. Sa liberté a fait ma prison, tu saisis ? Heureusement qu'il y a les femmes...toutes les femmes...Une nouvelle femme, c'est comme une fenêtre qu'on ouvre...le mystère...le large...c'est doux comme de marcher dans la nuit... »

«Il y avait entre eux cette ombre, Pierre. Quand Reine était venue à l'Etoile-Famille pour la première fois, elle ne se l'était pas avoué : elle allait à la recherche de sa jeunesse, elle n'attendait rien de sa curiosité que l'absurde suite d'un roman dont on a lu quelques pages il y a longtemps... une suite où ne figurait plus le personnage principal. Elle avait rencontré le fils de Pierre. Ce jeune homme plus beau, plus charmant que jamais n'avait été Pierre. Mais c'était à Pierre pourtant qu'elle s'était abandonnée entre ses bras. Drôle comme à travers les années ses yeux étaient restés les mêmes ! Elle n'avait jamais su alors qu'elle l'aimait. Elle ne l'avait connu que quelques semaines, une relation de jeu après tout, rien d'autre. Avait-elle pensé à lui depuis ce temps-là ? Peut-être une ou deux fois pour s'étonner de ce départ si brusque... Et voilà qu'il devenait clair et certain que dans le fond de son cœur elle avait gardé son image. Comme la vie eût été différente s'il était resté ! Ce soir là, elle s'en souvenait, elle l'avait vu de loin qui jouait à d'autres tables...

C'était ce soir-là que Karl lui avait dit... Et pendant qu'elle écoutait Karl, elle pensait à Pierre Mercadier, ce petit homme violent, qui lui parlait de John Law... Johnny ! Elle se souvint seulement alors qu'elle l'appelait Johnny...«Je l'appelais Johnny, tu sais, ton père... »

- Johnny ?

- Oui, à cause d'un livre qu'il avait commencé d'écrire. Mais, au fait, tu ne sais pas ce que ta mère a fait de ses papiers ? »

Non, il n'en savait rien. Un manuscrit ? On pourrait voir. Il y avait une boîte où Madame Mercadier avait enfermé toutes sortes de choses...L'orchestre jouait un tango.

« Je comprends le pape » dit soudain Reine. Il la regarda, surpris. « Oui, d'avoir interdit le tango... » Ils sourient. Sous la table, leurs mains se cherchèrent. (Ch XXXIII p 236)

Aragon termine ce chapitre dramatique par un fait historique et une note humoristique: l'interdiction du tango en 1912 par le pape Pie X pour outrage aux bonnes mœurs !

Reine prend Pascal comme amant à défaut d'avoir manqué autrefois une véritable histoire d'amour avec Pierre Mercadier. Reine ressent comme d'autres personnages, les premières atteintes de l'âge, thème important abordé dans ce roman.

« Pendant une heure, elle oublia ce qu'il y avait de précaire dans leur amour, elle oublia qu'il lui mentait, elle oublia ce désespoir de l'âge, cette hantise de la destruction qu'elle sentait en elle. » (Ch XXXVII p 252)

Reine et Pascal finissent par trouver le manuscrit inachevé du John Law de Pierre Mercadier. Reine en fait profiter le lecteur en lisant un fort long passage, livré sous forme de journal intime. En partant pour l'Angleterre avec von Goetz, Reine emportera avec elle le manuscrit de Pierre.

Cette lecture de Reine dont nous sommes aussi les lecteurs est une mise en abyme, particulièrement réussie, qui nous donne le secret du titre de ce roman.

« Enfin, ils tombèrent sur les cahiers de John Law. Deux d'entre eux, tout au moins. Etroits et longs, couverts d'une écriture petite et serrée, avec des abréviations, des repentirs, des rejets à la page en face. Une écriture un peu pâteuse, mais pourtant formée, une écriture pesante de tout le poids d'une vie, l'écriture des lettres pourtant, mais toute changée. L'écriture d'un homme dans un monde sans glace. D'un homme qui n'écrit que pour les bouteilles à la mer. Reine se perdit un instant dans des considérations techniques sur le système de Law. Mais soudain elle trouva ces lignes :

Nous nous attristons du malheur des grands hommes comme de l'effet injuste d'une fatalité à leur taille. Est-ce qu'il y a dans la vie un seul roman heureux ? Est-ce que chaque vie humaine, la plus humble, ne se termine pas de façon tragique ? Le rocher de Napoléon n'est rien d'autre que l'alcôve où se termine toute aventure, et tous les lits des maisons de Paris ont été les témoins d'agonies qui valent Ugolin, le Chevalier de la Barre ou Maximilien.

C'est vers cette issue horrible de la vie que nous sommes tous portés, inconscients du mouvement qui l'anime, du mécanisme de la locomotion, par un immense omnibus lui-même destiné aux catastrophes. Je me souviens d'avoir un soir traversé Paris aux premières lumières sur l'un de ces véhicules cahotants, pareil à une baleine qui glisse sur les ombres naissantes. C'était un soir que je me sentais inquiet et triste, la tête bourrée des chiffres dont dépendait ma liberté, des cours de la Bourse et des noms d'actions et de titres, comme une pauvre cervelle dépossédée qu'habitent les monstres du calcul. Tout d'un coup tout me sembla étrange, les cafés, les boulevards, les pharmacies. Je me mis à regarder mes voisins de l'impériale non plus comme des compagnons de hasard, qui s'égaieraient aux stations successives, mais comme les voyageurs mystérieusement choisis pour traverser avec moi l'existence. Je me mis à remarquer que déjà, sur un parcours bref, des liens s'étaient formés entre nous, le sourire d'une femme, le regard appuyé d'un homme, deux vieillards qui avaient lié conversation : une ébauche de société. Et je pensais avec une espèce d'horreur que nous étions, nous à l'instant encore des étrangers, également menacés par un accident possible. De telle sorte que ce qui se passait en bas, entre les chevaux et la rue, et dont nous n'étions pas informés, risquait de créer entre nous une solidarité mortelle, et une intimité pire que l'intimité de l'amour, celle de la fosse commune. J'étais d'humeur à philosopher, parce que tout m'était amer. Je pensais que cette impériale était une bonne image de l'existence, ou plutôt l'omnibus tout entier. Car il y a deux sortes d'hommes dans le monde, ceux qui pareils aux gens de l'impériale sont emportés sans rien savoir de la machine qu'ils habitent, et les autres qui connaissent le mécanisme du monstre, qui jouent à y tripoter... Et jamais les premiers ne peuvent rien comprendre de ce que sont les seconds, parce que de l'impériale on ne peut regarder les cafés, les réverbères et les étoiles : et je suis inépuisablement l'un deux, c'est pourquoi John Law qui inventa une façon d'affoler la machine restera toujours pour moi, malgré cette curiosité que je lui ai portée, un homme que je ne pourrai jamais me représenter dans les simples choses de la vie, flânant par exemple ou s'achetant des fruits chez l'épicier, ou jouant avec de petits enfants. Comme il est de toute vraisemblance qu'il fit, et ce n'est pas moins important à connaître de lui, que les opérations par lesquelles il créa la Compagnie des Indes. Voilà quarante années et plus que les miens et moi-même nous faisons vers une fin qui sera sans doute sinistre un chemin que je n'ai pas tracé, que personne n'a tracé. Peut-être pourrais-je m'expliquer l'étrange intérêt que j'ai

porté à Law par cette croyance que j'ai qu'il a été un des rares hommes qui firent dévier le monde. Il n'était pas, lui, un voyageur de l'impériale... » (Ch XXXVII p 253 et 254)

Aragon n'aura pas été également un voyageur de l'impériale, lui dont le souci majeur sera de 'faire dévier le monde' tout au long d'un siècle cruel et d'une existence de combats pour la Culture, l'Humanisme et la Justice, avec les drames atroces que l'on connaît le conduisant parfois près du suicide...restant toutefois fidèle à un parti et à une vision du monde... jusque dans le lit de cette chambre de l'appartement parisien de la rue de Varenne où se terminât le 24 décembre 1982 la trop longue agonie.

A la fin du roman, Aragon livre sa conception de la politique internationale en relation avec les événements qu'il vit dans la période de conception du roman, 1938-1939. Aragon dresse une sévère critique de l'internationalisme...de l'argent : « Il se souvenait d'elle à plusieurs reprises raillant le patriotisme, aussi bien celui des pangermanistes que celui des chauvins de chez nous. Des gens du peuple dans les deux pays, elle disait qu'avec tout leur socialisme ils n'attendaient qu'une occasion de se jeter les uns sur les autres. Et cet accent qu'elle mettait à proclamer que les véritables internationalistes, c'étaient les gens comme elle qui vivraient bien n'importe où, et qu'il n'y avait d'internationale de l'avenir que la sienne, l'internationale des wagons-lits, avec la cuisine des palaces pareille à Vienne, à New York, à Londres, à Lisbonne. » (Ch XXXVIII p 257)

Ou encore cet extrait qui semble encore aujourd'hui criant d'actualité : «Eh bien, il faut le dire, les industriels qui ne connaissent pas de frontières, parce que les affaires sont les affaires, font plus pour maintenir la paix que tous les pacifistes avec leurs criaileries...Vous savez que je suis très ami avec Wisner, des automobiles...Voilà un homme qui a bien mérité de la paix...Il y a des différends internationaux qui s'aplanissent dans les conseils d'administration...Quand on est entre collègues, autour de la table où on partage les tantièmes, on ne se rappelle plus si on est allemand ou français...et là un mot dit à propos...voilà du bon internationalisme... » (Ch XXXVIII p 260) On remarque la réapparition de Frédéric Wisner, un personnage récurrent des Cloches de Bâle aux Communistes, prototype de l'homme d'affaire lié à l'extrême droite et un pilotis vraisemblable de Louis Renaud.

La fin du roman décrit la course à l'abîme de Pierre Mercadier.

Les rencontres de Pierre au Bois avec le petit Jeannot, son petit-fils, ne restent pas longtemps secrètes provoquant un scandale de la part de Paulette et de sa fille; la bonne est renvoyée pour avoir permis ces rencontres. L'éloignement de son petit-fils pendant les vacances laisse Mercadier dans un profond abattement et en proie à l'emprise de la vieillesse. Pierre s'interroge enfin sur sa vie.

«La vieillesse, il faut que ce soit la vieillesse... Mais alors, je ne sais, cela contredit tout ce que j'ai cru, tout ce que j'ai pensé toute ma vie, toute la vie. Un enfant... Est-ce que ce n'est pas honteux ? »... «Madame Tavernier, je commence à comprendre ce qui se passe chez les vieillards qui remuent leur passé et se convertissent et confondent leur vérité, toute croyance du temps de la maturité dans la grande terreur de l'âge, je commence à comprendre cet abaissement de l'intelligence, cet affolement. Mais ce n'est pas un Dieu, la mise en scène de l'Eglise et de la prière, moi, c'est cet enfant...cet enfant... Et il se mit à rêver. Il baissait vraiment.» (Ch XL p 266 et 267)

Pierre a préparé une lettre pour son fils Pascal mais il en reporte l'envoi...

Il accepte à contrecœur d'accompagner Madame Tavernier dans son pavillon à la campagne. C'est là qu'il mourra.

«Il fallut subir le tour du propriétaire. Quelle horreur, quelle absolue horreur que cette turne ! A vomir de bonne volonté, de patience, de faux luxe et d'économie mesquine.» (Ch XLI p 271)

C'est dans cet univers étriqué que Mercadier confie à Madame Tavernier – pour lui-même - ses dernières pensées.

« Voyez-vous, Madame Tavernier, quand j'étais professeur dans une petite ville de l'Est, et père de famille, et que je souscrivais encore aux emprunts de l'état, et que je croyais, que je voulais croire encore à des devoirs, à la solidarité des hommes, j'étais souvent pris d'un doute : ce qui parlait là, ce n'était pas moi, mais l'autre, celui qu'on avait formé avec des livres, des idées, modelé à l'image d'une société de fer, d'un groupe humain défini. Mais, moi, moi ! L'individu...l'homme...j'aurais voulu mordre, et aimer, et me soûler, et tuer, et prendre. L'individu... A toutes les religions mortes se substituait la religion de l'individu. Et voilà, même pour cette religion, je n'ai plus la foi, j'ai perdu la foi... » (Ch XLI p 272)

On peut remarquer une fois de plus dans cet extrait le thème, récurrent chez Aragon, de l'homme double. D'autre part, Pierre est en proie au doute sur la justification de 'sa religion' : l'Individualisme. Il montre à Madame Tavernier la lettre qu'il a écrite à son fils. Se sont ses dernières paroles au moment où il se remet en cause.

Madame Tavernier le laisse au jardin, ébranlée par cette lettre, elle part faire le thé...la fin du chapitre atteint un sommet dramatique.

« Elle rit, d'un rire des nerfs qui secoue ses dents fausses, elle rit devant le miroir où elle voit son image flétrie, ses chichis, sa poudre et ses rides, la tragique expression de sa bouche plissée... Tout est perdu, tout s'écroule, ah, folle, folle ! Madame se croyait déjà installée avec son amant. Avec son amant, je vous demande ! Vieille peau, idiote, avec tes nuages, tes rêvasseries, tes... Mais est-ce qu'il ne l'a pas appelée ? Comme un cri ! Oui, dans le jardin...Elle laisse tomber une tasse, elle n'entend plus son propre cœur, elle tousse sa jupe, elle court, elle descend les marches du perron, où est-il ? Il n'est plus sur sa chaise...

Parmi le gravier et les herbes, dans un désordre grotesque, la marionnette s'est effondrée : tête en avant, la bouche sur la terre, avec sa redingote noire, et les jambes molles, les bras au hasard... Seigneur ! Seigneur ! Dora s'abat sur cette forme noire qui a accroché en tombant le chapeau haut de forme posé sur une table de fer, et le cylindre a roulé devant lui comme si le drame se fût joué entre l'homme et lui...

Il est là, sous elle, qui le prend dans ses bras, trop lourd pour elle, et ils retombent tous les deux. Il ne bouge pas, il ne résiste pas, il ne dit rien. Parlez, parlez, voyons...Il souffre, il a bavé, ses yeux sont révoltés, épouvantables...Pierre, monsieur Pierre ! Elle retombe encore sous ce poids de mollesse. Elle s'assied à terre, elle le retourne, quelle vue ! Qu'a-t-il ? Voyons, ne jouez pas, ne jouez pas ! Il ne l'entend pas, il souffle. On ne sent plus son cœur. Il est blanc. Oh non, non, pas cela ! Mais c'est en vain qu'elle l'appelle, qu'elle le secoue, qu'elle le frappe au visage avec respect, avec terreur...Il retombe dès qu'elle desserre son étreinte. Oh, c'était donc ainsi qu'elle devait enfin le tenir dans ses bras ! Il ne va pas mourir, impossible, il ne va pas mourir ! Là-dessus voici que l'orage éclate, et le ciel et la femme à la fois pleurent sur la terre et l'homme qui gémit, dans les limbes de la poussière et de l'inconscience. » (Ch XLI p 273)

Mercadier, victime d'une attaque, paralysé, reste dépendant et tout entier à la merci de la passion monstrueuse de la vieille tenancière. Chez les Meyer on s'inquiète de sa disparition, on croit à une nouvelle fugue.

L'agonie de Mercadier va durer quelques mois jusqu'à la veille de la déclaration de guerre d'août 1914. Ne sachant plus parler, les efforts que fait Pierre pour s'exprimer ne laissent échapper que ce

seul mot : «Politique». Aragon décrit très cliniquement les symptômes de la maladie et de la déchéance de Mercadier. Les Voyageurs est assurément un roman de l'intime, Aragon, dans l'agonie de Pierre et de la récupération qui en est faite par la religion, relate sans presque de transposition la mort de Louis Andrieux, son père.

L'emprise de Madame Tavernier sur Pierre est pareille à une tragédie grecque et jamais la prose d'Aragon n'aura été aussi sombre et cruelle, n'aura saisi aussi bien l'homme désarmé dans sa déchéance physique.

« L'homme est à elle enfin.

Dans les oreillers, la vieille tête hagarde déplonge de la stupeur après huit jours. L'œil comme décoloré, vidé, regarde avec un étonnement de nouveau mort les objets dont il ne semble plus saisir la forme ni le sens : avec un étonnement qu'éclaire à peine une colère morne, la colère de l'impuissance. Paralysé, presque incapable de bouger les jambes, qui sont sans force, et de tourner sa tête, sa bouche de travers, la barbe qui a poussé, sale, avec à la lèvre la bave et la langue comme gonflée qui se prend dans les dents lorsqu'elle veut parler...

C'est un tragique guignol démantibulé où les rouages ne se commandent plus les uns les autres, où tout joue séparément, quand cela joue encore... » « Dans la nuit, Dora avait commencé à sentir au fond de son épouvante son atroce bonheur. Elle avait commencé à craindre que cela finît, qu'il s'échappât, qu'il retrouvât son indépendance... D'abord elle s'était reproché ce sentiment monstrueux, elle l'avait chassé : vainement. Il revenait sous mille formes, il s'insinuait, il s'installait, il triomphait. »...

C'est quand elle atteignit le naturel de l'infirmière à manier sa victime, qu'elle se sentit enfin maîtresse de l'homme dompté. Son corps : l'étrange révélation de toute cette misère physique, on n'imagine pas ce que ça devient un ventre d'homme, vers soixante ans, avec une hernie et un bandage... Le laver... » (Ch XLIII p 279 et 280)

Roman de l'intime, les Voyageurs est aussi un roman où les événements domestiques des personnages sont datés et mis en regard des événements politiques. Par exemple, le début de l'agonie de Pierre correspond à l'assassinat du directeur du Figaro Gaston Calmette par la femme du Ministre Caillaux le 16 mars 1914.

Aragon n'en oublie pas moins à 'coller' dans le roman l'envoi de cartes postales adressées au petit Jeannot par les dames Manescù comme autrefois 'les belles étrangères' en envoyaient au petit Aragon à l'hôtel Stella. Ces multiples allusions historiques et domestiques font des Voyageurs un roman extrêmement vivant.

La mort de Pierre Mercadier est un mélange d'horreur et de bons sentiments. Le contraste entre le 'bonheur' de Dora et la décomposition de Mercadier est un des passages les plus réussis du roman... et un des plus noirs écrits par Aragon.

« Depuis janvier, les ulcérations étaient apparues. On avait beau mettre le malade sur des coussins, lui glisser un rond de caoutchouc soufflé, le poudrer, le laver, le repoudrer, ça ne se refermait que pour mieux s'ouvrir, et suppurer. Une succédait à l'autre, et le malheureux dos, les reins, les fesses avaient bonne mine. Dora s'affairait autour de ces marques de la décomposition prochaine, elle y nourrissait ses espoirs et ses craintes. Avec ça que Pierre était lourd, pour amaigri qu'il fût. Heureusement qu'il y avait la voisine et la femme de ménage, pour l'aider à retourner ce corps meurtri d'escarres à tirer l'alèze, à glisser sous lui la toile cirée indispensable... » (Ch XLVIII p 300) « Dora atteignait les purs sommets du sacrifice. Aux yeux des autres comme aux siens propres. Elle nageait dans sa légende, dans les souvenirs inventés, la vie qu'elle s'était refaite après coup. Plus une ombre, plus une pensée basse. Elle avait oublié tout ce qui eût pu la gêner d'un

monde évanoui. Il n'existait plus, il était aussi aboli qu'un parfum perdu. Une musique souveraine régnait pour elle sur toutes choses : la bonté, l'infinie bonté dont elle était envahie. Quand les beaux jours revinrent, elle jouit comme jamais de la douceur de l'air, de la transparence des lumières, des fleurs dans le jardin. Elle avait pris l'habitude de la solitude au point de parler seule à mi-voix ou même à voix haute, et ce monologue interminable qu'accompagnait un léger tremblement, probablement lié à ce gonflement du cou qu'elle avait depuis quelque temps, se prolongeait en présence du paralysé, qui vers le flux machinal des paroles se tournait, avec un tutoiement câlin, pareil aux chatteries d'écume que fait la mer sur les rochers du rivage.» (Ch XLVIII p 300 et 301)

L'arrivée d'une femme de Dieu aux derniers moments du mourant, achève dans la dérision la négation de toute la vie de Pierre Mercadier, l'incroyant. On pense bien évidemment au père d'Aragon et, dans l'humour noir de la description, comment ne pas y voir le sourire de Flaubert, celui d'*Un Cœur Simple*.

« Mme de la Mettraie était petite, sèche, sans âge dans ses cheveux bruns, avec des yeux ronds, et un sourire crucifié....

Dora se mit à pleurer, puis à rire en s'excusant dans ses larmes et la visiteuse lui prit les mains et lui parla de Dieu, et de ses responsabilités morales et de la pauvre âme qui pouvait partir sans le secours des sacrements. C'était un langage inouï pour Mme Tavernier, un langage doré, sentimental et puissant, auquel elle ne résista guère. Que fallait-il faire, et qu'attendait-on d'elle ? Elle accepta avec reconnaissance le crucifix de bois noir à Christ d'argent que Mme de la Mettraie lui fit placer au-dessus du malade, avec un petit brin de buis. Des images saintes surgirent dans la maison. La veuve au sourire blessé revint chaque jour, et bientôt s'installa près de Pierre. Elle aida Dora, elle pansa les escarres, elle prépara le déjeuner certains jours. Enfin elle devint un morceau de la vie, cette chose extraordinaire : une amie. Dora avait une amie. Presque comtesse. Une vraie. La grande romance s'amplifiait de ce prodige, et le Christ sanctifiait de sa présence cette amitié inattendue. » (Ch XLVIII p 302 et 303)

L'humour d'Aragon éclate véritablement et intègre la mort de son père dans le roman.

« Mme de la Mettraie était une spécialiste des conversions chez les malades : elle s'était donné ce but-là dans la vie, elle ramenait à Dieu des âmes égarées, au moment de la dernière faiblesse. Elle ramenait à Dieu des âmes égarées, au moment de la dernière faiblesse. Elle embaumait des vies qui semblaient condamnées à l'enfer. Elle était une sorte de chevalière de la Bonne Mort. Elle racontait comment elle avait pu, ainsi, sauver in extremis des francs-maçons farouches, des athées réputés inattaquables. Elle livrait combat au démon au milieu des fioles de pharmacie, elle chassait le Malin parmi les ventouses, et la Grâce descendait à sa prière sur les traversins mouillés des sueurs de l'agonie... Ici, quelle allégresse ! Elle allait reconquérir à la fois un moribond et une femme d'élite encore vouée à la vie ! » (Ch XLVIII p 304)

Aragon ne manque jamais de glisser un détail, un événement historique pour situer le déroulement romanesque, ici l'agonie de son personnage :

« Juin éclatait comme une figue sous la chaleur précoce. Les escarres s'étendaient au dos du malade, et gagnaient les épaules. Deux ou trois fois, il s'arrêta de pisser de façon inquiétante, tandis que ses pieds et son visage enflaient sous le regard du Christ. Un archiduc d'Autriche et sa femme furent assassinés vers ce temps-là. Enfin, Mme de la Mettraie amena chez Tavernier l'abbé Pautre, un homme énorme, au visage de pierre pâle, dont la soutane était très fine, et la voix profonde comme la mort. A tout hasard, il donna les sacrements au malade. Puis se retournant vers Dora, tremblante, il dit : « Et vous, ma fille, n'avez-vous rien à me dire ? »

Mme Tavernier regarda Mme de la Mettraie, et Pierre, et le Christ dans son buis jaunissant, et se sentit traquée, et pensa sans doute à ses mensonges, à ce décor qu'elle s'était fait et qui lui était plus

cher que la vie éternelle, et elle dit à mi-voix, avec honte, avec crainte : « Pas encore, monsieur l'abbé, oh, pas encore... » (Ch XLVIII p 305)

Aragon fait mourir Pierre et Reine en même temps comme la double face de l'individualisme: celui de Pierre, cynique et égoïste, celui de Reine, plus mondain, internationaliste mais capitaliste et sans patrie.

A la veille de la guerre entre la France, sa patrie d'origine, et l'Allemagne la patrie de son mari, et consciente de l'impasse dans laquelle elle se trouve, Reine fait le choix du suicide, et pour Aragon qui n'a jamais été au bout de ses suicides, le suicide n'est pas une chose blâmable, au contraire il ne blâmera pas son ancien ami Drieu la Rochelle, devenu nazi, après son suicide.

Reine par son suicide rend à sa vie une dignité qu'elle n'avait pas, sa mort la transfigure et est un témoignage de l'échec.

Pascal apprend sa mort par une lettre d'Heinrich von Goetz qui lui remet les cahiers de John Law.

Pascal, comme des millions d'hommes, est appelé sous les drapeaux pour la grande boucherie de 14-18.

« Il est au seuil de la fureur inhumaine. Il va voir à quoi aboutit la longue patience constructrice de la bonne volonté. Ici, ce n'est plus le domaine des jeux où les garnements du village signalaient leur présence d'une brindille brisée à un creux d'arbre, ni la tendre épopée de l'amour où rien ne comptait que la défaillance d'une femme et le cri de gloire de Pascal qui l'a vaincue ; ici, ce n'est plus le temps des hommes seuls livrés à la rêverie, c'en est fini de l'individu, ce fantôme, et de sa liberté errante. Voici l'autre côté des choses, où se déversent des fleuves capricieux dans la vallée de la rigueur. Voici l'autre côté de la vie, où tous deviennent les jouets d'un même vent terrible et les ombres dansent très haut, au-dessus des hommes, au-dessus des morts... »

Reine est morte. Elle est morte d'avoir aperçu l'autre côté des choses, et de ne pouvoir le supporter. Un trait est tiré sur le passé : Reine est morte. » (Ch XLIX p 311)

Comme précédemment dans les Cloches de Bâle, Aragon intervient pour donner la morale de son œuvre romanesque : Pascal, par son sacrifice de quatre années de guerre, et Reine, par son suicide, scellent le XIXème siècle individualiste; le XXème siècle annoncera « le vent terrible et les ombres, au-dessus des hommes, au-dessus des morts ».

Le dernier chapitre est consacré à la mort horrible de Pierre Mercadier, mort décrite de façon très clinique par le 'med-aux' Aragon. L'auteur pénètre d'abord dans ce qui reste de conscience de Pierre.

« Il sait qu'il s'enfonce dans une nuit croissante ; il en a la terreur et l'inconscience, il se terre dans sa petitesse, il nourrit un espoir animal qui a ses racines dans la déchéance même dont Pierre Mercadier se sait frappé. Diminué, réduit à cette pensée végétative, il n'a presque plus d'autre sentiment que cette puérile croyance qu'on peut tricher avec la mort, se faire ignorer d'elle à force d'immobilité, de repliement. Il est là qui veille sur une flamme qui n'éclaire déjà plus. Il ne distingue presque plus les choses et les gens qui sont ce monde extérieur haï, il est le dernier souffle d'un être, un vagissement, l'extrême vagissement d'un individu. » (Ch L p 311)

« Le lendemain l'odeur était devenue telle qu'elle le démaillota et vit son ventre. La hernie du professeur s'était étranglée, et avec une rapidité déconcertante, elle s'était sphacélée. Le sac avait crevé déversant les matières. Mercadier sans connaissance baignait dans une horreur sans nom... »

Il n'y avait plus rien à faire et Pierre Mercadier mourut avant qu'on l'eût transporté à l'hôpital. La conversation de la « veuve » et du médecin, toute lardée de propos sur les honoraires, eût pu paraître bouffonne si quelqu'un s'en était, ce jour-là, soucié. Toute faite de quiproquos, d'erreurs de malentendus. C'était que le docteur était mobilisé le jour même, et qu'il demandait quand il

pourrait s'acheter une tenue et que Dora Tavernier n'avait pas vu les affiches de mobilisation générale et que, les eût-elle vues, elle n'aurait pas compris ce qu'elles signifiaient; qu'elle se moquait bien de la guerre, et réclamait Pierre et ne voulait pas croire que Pierre fût mort, Pierre tout son ciel et sa vie, Pierre, son pur, son unique amour.» (Ch L p 314)

Dora se décide à écrire à Pascal et lui apprendre la mort de son père, mais la lettre va s'égarer et Pascal, soldat dans les divers fronts, ne la recevra jamais. Personne ne saura désormais la fin de Pierre Mercadier. Sa vie et sa mort sont un immense quiproquo !

« La lettre n'atteignit point le fils de Pierre. Dora s'était pour rien labouré le cœur. Pascal avait quitté l'Etoile-Famille depuis deux jours quand la lettre y parvint....Pascal avait eu dix fois le temps d'être transporté ailleurs, traîné au front sur la frontière de Belgique, pris dans la défaite de Charleroi, la retraite, et sa trace postale fut brouillée. D'autant que le dépôt mobilisateur de l'Aisne où les lettres étaient tombées fut occupé par l'armée allemande dans les premiers jours de septembre. Pascal ne sut donc jamais comment, où, entre quelles mains son père était mort. Ni même qu'il fût mort. L'étrange destin de Pierre Mercadier se plaît jusqu'au-delà du tombeau à entretenir l'équivoque et le trouble. Paulette ne saura pas qu'elle est veuve, et le petit Jeannot ne pleurera pas le monsieur du dimanche ; non plus que les Meyer, à jamais étonnés par tant d'ingratitude. » (Ch L p 315)

On remarquera dans ce dernier extrait, le destin dans la tradition de la tragédie grecque de Pierre Mercadier, mais également cette évocation de la campagne de Belgique que fait Pascal. Or, de la part d'Aragon, est-ce une prémonition de son avenir proche?... Dans quelques mois en mai 1940, Aragon fera également une campagne de Belgique, la retraite, puis la campagne de France de juin 1940 !

Par la bouche de Pascal, c'est tout un peuple - celui de 1914 - qui croit encore que cette guerre sera la dernière. Mais Aragon, mobilisé, sait déjà que tout est à recommencer.

« Non, on se bat pour en finir. C'est la dernière guerre. Il ne faut pas que nos enfants revoient ça....Ce sont eux qui nous ont menés là, nos pères, avec leur aveuglement, leur superbe dédain de la politique, leurs façons de se tirer des pieds toujours, en laissant les autres dans le pétrin... A quoi Pascal se serait-il raccroché ? C'était fini. Il était jeté de l'autre côté des choses. Le sang, la sueur, et la boue. Pendant quatre ans et trois mois, il n'eut plus une pensée à lui, il était un morceau d'un énorme corps, d'un immense animal blessé et rugissant. Il faisait la guerre. Il avait les tourments, les espoirs de millions d'autres hommes comme lui, comme lui jetés de l'autre côté des choses. De temps en temps, l'image de son père lui revenait et il haussait les épaules. L'individu. Ah non, Léon, tu veux rire : l'individu !

Le temps de tous les Pierre Mercadier était définitivement révolu et quand, par impossible, on pensait à leur vie absurde de naguère, comment n'eût-on pas haussé les épaules de pitié ?

Ce sont tout de même ces gens-là qui nous ont valu ça.

Oui, mais Jeannot, lui, eh bien, Jeannot, il ne la connaîtra pas, la guerre !

Pascal pendant quatre ans et trois mois a fait pour cela son devoir.» Paris, 31 août 1939 (Ch L p 316 et 317)

Conclusions

Remarquons avant tout la date du 31 août 1939 à l'excipit du roman, veille de la déclaration de guerre.

Les Voyageurs de l'Impériale est un roman à part dans le cycle du Monde réel.

Il est d'abord le roman des contrastes : roman de l'enfance et de l'adolescence, Aragon puise abondamment dans les souvenirs de sa propre enfance et adolescence (Pascal, Jeannot), mais il est aussi le roman de la vieillesse et de la déchéance (Monsieur de Sainteville, Marie d'Ambérieux, Pierre Mercadier, Dora Tavernier).

C'est bien évidemment comme toute œuvre d'Aragon un grand roman d'amour, mais où chaque relation amoureuse se termine mal, les êtres semblent se rejoindre – un moment - mais s'éloignent ou se déchirent, allant même jusqu'à l'horreur comme dans la passion monstrueuse de Dora pour Pierre. C'est assurément un roman où le couple, le couple marié, n'apporte que désillusion et haine comme dans le couple Mercadier. Les Voyageurs est le roman du contraste entre le couple tel qu'il existe fin XIXème et début XXème siècle et celui du futur, le couple idéal, idéalisé, avec Elsa comme image réelle de l'avenir...

Aragon, qui depuis quelques années revendique le réalisme socialiste comme son mode d'expression, met en lumière dans ce livre le monde de l'argent, de la spéculation, du jeu, des maisons de passe... Le monde du travail n'est présent que dans peu de chapitres. C'est de ce contraste que se fonde la vision d'un monde condamné par l'Histoire pour un nouvel âge d'or. C'est donc plutôt un roman à charge.

Les Voyageurs n'en reste pas moins un roman d'un pessimisme profond. La seule note optimiste de ce roman, et c'est là où Aragon tempère son pessimisme, c'est qu'il croit en une jeunesse qui ne connaîtra pas la guerre ! Tout au long de son œuvre poétique et romanesque, Aragon fera le pari de la jeunesse, de son engagement 'à voir l'autre côté des choses' mais en la mettant en garde contre toutes les illusions, illusions qu'il a lui aussi partagées.

Aragon a voulu joindre à la fin de son roman, dès l'édition de 1942, le poème 'Vingt ans après' écrit aux armées en octobre 1939. C'est sans doute dans un souci de prolonger le roman au-delà de la fin de sa rédaction – peut-être aussi pour en exorciser les querelles et l'abattement liés au pacte germano-soviétique – de rattacher ainsi ce roman à la période de la résistance à l'occupant, période où son parti entre à son apogée et où son œuvre poétique et sa célébrité seront à leur sommet. Enfin, c'est une déclaration d'amour à la femme aimée entre toutes : Elsa Triolet. Amour qui devra triompher de la guerre et en 39-40 ce n'était pas gagné !

On ne cite habituellement pas Les Voyageurs comme une des plus grandes œuvres de son auteur. Néanmoins, les thèmes multiples, l'humanité de ses personnages et ne l'oublions pas la grande variété des milieux et de leur cadre historique, incitent à une plus grande attention de la part des lecteurs. Enfin, Aragon démontre sa grande connaissance de l'histoire de la IIIème République, de ses acteurs (son père en fût un), de ses scandales, de ses appétits coloniaux etc. C'est un livre qui va émouvoir le lecteur mais lui demande néanmoins une bonne connaissance de cette période de l'histoire de France.

Pour information

Avec tous les dangers des films et téléfilms tirés d'une œuvre littéraire, citons 'Le bel été 14' de Christian de Chalonge. Le film relate la 1^{ère} partie du roman avec l'histoire de Pierre et de Blanche mais cette histoire d'amour est transposée à la veille de la guerre au lieu de la fin du XIX^{ème}.

Quelques lectures à propos des *Voyageurs de l'Impériale*

- Aragon romancier d'Anicet à Aurélien de Jacqueline Lévi-Valensi (édition Sedes 1989) ;
- Les Voyageurs de l'Impériale par Hervé Bismuth et Lucien Victor (Atlande 2001) ;
- Suzanne Ravis-Françon commente Les Voyageurs de l'Impériale (Foliothèque n°98 2001)